

# Sens dessus dessous

Roman

**Danièle Ludeau**

## **Petit prélude à votre lecture**

Comme son titre l'indique,  
ce roman est sens dessus sens dessous.  
Autrement dit, vous pouvez le lire  
dans un sens ou dans l'autre.  
Si vous commencez par le début,  
vous connaîtrez la fin de l'histoire.  
Si vous commencez par la fin, eh bien non :  
vous devrez attendre la fin du livre  
qui est son début pour savoir  
comment il se termine.

Je vois que j'en ai perdu quelques-uns...

Bonne lecture.

## Prologue ou épilogue

A une petite vingtaine de mètres de l'immeuble de Sonia, Tina attend dans sa voiture en se tenant de travers sur son siège pour pouvoir guetter la porte. Elle a dû faire huit fois le tour du quartier avant de trouver cette putain de place et de pouvoir s'y caser tant bien que mal. Une toute petite place, heureusement qu'elle a une toute petite voiture.

Sonia lui a dit avoir rendez-vous à 20h00. Le plan est le suivant : environ une heure plus tard, après avoir pris un verre, ils redescendront de l'appartement pour se rendre dans un restaurant. A moins qu'il refuse de boire un verre. Elles en ont donc conclu que Tina devrait se tenir prête dès 20h00.

Elle sait tout : comment Sonia a retrouvé Richard fortuitement, leur entrevue à l'agence immobilière, sa visite chez lui, sa visite à l'hôtel et enfin leur rendez-vous ce soir chez elle.

Et pourquoi Sonia veut se venger de lui et quel scénario elle a prévu : je le tiendrai familièrement par le bras, je me serrerai contre lui pour que notre attitude soit sans équivoque, je marquerai une pause sur le trottoir et ferai mine d'arranger ma chaussure tout en laissant ma main sur son bras pour garder l'équilibre, le regarderai en souriant tendrement. Et je l'embrasserai. A ce moment-là, tu shootes. Ce sera rapide, donc tiens-toi prête.

Elles ont répété dimanche dans le studio de Tina, tout est calé.

Avant qu'ils sortent de l'immeuble, c'est-à-dire dès que Sonia éteindra la lumière de son appartement, Tina sortira de sa voiture, se postera un peu plus loin et prendra autant de photos que possible. C'est une photographe de métier, elle est donc bien équipée, shooter la nuit sans flash ne lui pose aucun problème d'autant que le quartier est assez bien éclairé

et qu'elle pourra poser son appareil sur une poubelle qu'elle a repérée.

En attendant, il est 20h30 et rien ne se passe, toujours pas du fameux Richard en vue. Elle a vu une vieille dame sortir avec son chien, un couple d'adolescents s'embrasser goulûment avant de se séparer, la jeune fille franchir le seuil de l'immeuble, un homme à casquette entrer, un autre homme s'arrêter pour allumer son clope et repartir, un couple avec une poussette et un bébé dans les bras de l'homme entrer dans l'immeuble, la vieille dame et son chien revenir.

Sonia l'avait prévenue qu'il pouvait être en retard. Soit. Elle commence à avoir mal au cou à regarder de travers. Sans compter qu'elle n'aime pas le quartier où habite Sonia. Plusieurs fois des types se sont penchés pour la reluquer à travers la vitre et il a fallu son regard le plus homicide pour qu'ils ne se risquent pas à lui demander combien elle prenait.

Elle lève les yeux vers l'appartement de Sonia - des fois qu'elle aurait loupé l'arrivée de Richard - mais constate que la lumière y est toujours allumée. Elle guette un peu au cas où Sonia aurait l'idée de regarder dans la rue et lui fasse signe... Non, les rideaux ne bougent pas. Elle voit un mouvement en bas : la porte cochère de l'immeuble s'ouvre et l'homme à la casquette qu'elle a vu tout à l'heure en sort.

Mais qu'est-ce qu'il fout le Richard ? Il lui a posé un lapin à Sonia ou quoi ? Je ne vais pas passer ma soirée ici moi ! Dans dix minutes, j'appelle Sonia pour lui dire que je me tire ! Ça va bien les conneries !

## 1. Et merde !

Quand il est sûr qu'elle ne respire plus, il la laisse glisser le long du mur, met du désordre dans les pièces en prenant soin de faire le moins de bruit possible et de ne pas s'approcher de la fenêtre, vide son sac à mains et prend les quelques billets qui s'y trouvent, quitte l'appartement en tirant la porte sur lui sans la refermer totalement. Il écoute pour s'assurer que personne ne descend ni ne monte, dévale l'escalier prestement, ajuste sa casquette sur ses yeux, remonte son col de blouson et ouvre la porte de l'immeuble. Après un rapide coup d'œil à droite et à gauche, l'air de rien il sort dans la rue et s'éloigne de son grand pas élastique.

Aucun quidam ne prête attention ni à sa personne ni à son petit air guilleret. Il sifflote et fait même un petit pas de danse quand il tourne au coin de la rue pour rejoindre la bouche de métro la plus proche. Ensuite il se changera dans sa voiture comme il l'a fait à l'aller. Et dès que l'occasion se présentera, il jettera les gants dans une poubelle, le plus loin possible de ce quartier.

Parce qu'avant même qu'il la tienne écrasée contre lui, il a bien senti le parfum écœurant que Sonia dégageait. Cette odeur doit se cramponner maintenant à ses gants, à ses vêtements. Il s'arrête et les renifle : effectivement, l'odeur est bien là. Du coup les effluves d'encens se sont certainement imprégnés dans ses vêtements, auquel cas il sera obligé de les jeter aussi. Il se demande si, dans l'idéal, il ne devrait pas tout brûler ; seulement il ne connaît pas de chaudière qui pourrait lui rendre ce service. Non, il les jettera aussi, tant pis. Et il mettra son blouson de cuir dans un pressing. Parce que c'est un cadeau de Camille, donc pas question de le jeter.

*Faudrait aussi que je prenne une douche, mes cheveux risquent d'être imprégnés des odeurs d'encens, c'est tenace ces*

*machins-là. Mais prendre une douche n'est pas simple : je ne peux pas rentrer à la maison, Anne-Sophie ne m'attend pas avant une heure avancée de la nuit ; si je rentre au Paris Hôtel, je passerai obligatoirement devant le réceptionniste qui se souviendra de m'avoir vu. Et les douches se trouvent dans les vestiaires du personnel, impossible donc de prendre une douche discrètement, quelqu'un m'entendrait forcément. Quant à Camille, elle risque de me poser des questions si je prends une douche en arrivant chez elle. Et moi, ce que je veux, c'est que personne ne **se** pose et ne **me** pose de questions. Une seule solution : les bains douches. On en trouve où ? Et ils sont ouverts à cette heure-ci ? 20h22... Non, certainement pas. Bon, je vais prendre une chambre dans un hôtel alors. Je la paierai, je monterai prendre une douche, je déferai le lit pour laisser croire que j'y ai dormi, je redescendrai en laissant la clé. Personne ne soupçonnera rien... Sauf que la clé restera au tableau... Ah merde !... Ce plan-là aussi est bancal. Ou alors je pars avec la clé... Non, je vais attirer l'attention du taulier quand il verra que je ne suis pas rentré. Je devrai donc rester toute la nuit à l'hôtel. Mais le mec de l'hôtel pourrait se souvenir de moi - un client sans bagage ! - donner mon signalement... Non non non, c'est pas une bonne idée non plus.*

*Si elle avait été chez elle, il aurait pu aller chez sa mère. Sa mère qui ne pose jamais de questions. Tout ce que fait son fils est bien. Alors si l'envie lui prend de se doucher chez elle le soir, c'est qu'il a de bonnes raisons pour ça. Mais il sait qu'elle est en voyage en ce moment, en croisière avec une amie, aux frais de son banquier du moment.*

*Il commence à transpirer. Ce n'est pas si simple d'être un tueur. Et pour ce qui est de son alibi, c'est foiré. Si jamais la police remonte jusqu'à lui, comment pourra-il leur expliquer qu'il a passé une nuit dans un hôtel alors qu'il pouvait rentrer chez lui ? Non, ça ne va décidément pas.*

Il n'avait pas pensé à tous ces aspects avant de passer à l'acte. Il avait surtout en tête d'accomplir son forfait le mieux et le plus vite possible. De ce point de vue là, rien à dire : il a orchestré l'affaire de main de maître. Un vrai pro. Mais maintenant ?

Le mieux est qu'il rentre chez lui. Il racontera à Anne-Sophie que... qu'est-ce qu'il pourrait bien lui raconter ? Il est supposé travailler tard et dormir à l'hôtel tous les mardi soir, elle ne comprendra pas, à moins de trouver une explication. Et reste l'odeur d'encens. Pas évident. Ou alors il devra attendre dans sa voiture pour rentrer tard, quand il sera sûr qu'elle dormira. *Mais une mouche la réveille, elle m'entendra, sûr et certain... Non, je vais retrouver Camille. Je vais l'appeler pour lui dire qu'il y a un changement et que finalement je peux la rejoindre...*

Pour décommander leur soirée, il lui a raconté qu'un copain à lui qu'elle ne connaît pas, un copain qui séjourne rarement à Paris, que ce copain donc l'a invité chez lui.

*Et bien je pourrai toujours lui dire que le copain en question a reçu une mauvaise nouvelle en début de soirée et qu'il a dû partir tout de suite. Et que chez lui, ça puait l'encens. Ouais, c'est plausible ça.*

Bon, il y aura toujours un trou dans son emploi du temps et le copain en question n'existe pas mais il n'y peut rien. Il a beau réfléchir, il ne trouve pas d'autre solution. Ce qui compte pour les flics, c'est le mobile. Et avant qu'ils remontent jusqu'à lui... Evidemment, il ne faudrait pas que Sonia ait parlé de lui à quelqu'un...

## 2. Bon ben, c'est râpé...

La dernière chose qu'elle voit maintenant qu'elle suffoque, juste avant de sombrer dans un inconscient sans retour, ce sont ses yeux d'un gris trempé qui la refroidissent et son sourire qui se transforme en grimace de gargouille. Elle a le fugace regret que la haine rende si laid cet homme d'ordinaire si beau.

*Décidemment, ce mec ne m'aime pas. C'est son avant-dernière pensée.*

Sa toute dernière pensée, confuse, embrumée puis totalement obscurcie, va à... Tina qui le verra... sortir et... qui le... prendra en... photo, que grâce... à... ça il sera... confondu par les... flics, qu'il... paiera quand... même, qu'elle sera... vengée... d'une... certaine... manière... Et... et qu'elle... espère bien... qu'ils... penseront à... l'enter... rer dans... sa sup... erbe... te... nue...

### 3. Mais qu'est-ce qui lui prend ?...

Elle lui ouvre la porte de son appartement avec un grand sourire qui se gondole aussitôt ; si elle ne constate rien dans son attitude qui puisse lui mettre la puce à l'oreille, son accoutrement lui déplait : elle ne s'attendait pas à ce qu'il soit habillé en jean, blouson et casquette. Elle n'avait pas imaginé un seul instant qu'il puisse se présenter ainsi, ce soir précisément. Ça lui va bien mais ça jure avec sa tenue à elle. Elle le voulait costumé de grande marque, chaussé à l'italienne, les cheveux au vent, elle le voulait comme il est toujours quoi !

L'ombre d'une seconde elle est contrariée. Puis décide de ne pas gâcher sa soirée avec une broutille.

Elle remarque à peine qu'il porte des gants. Elle ignore que d'ordinaire il n'en porte jamais. Et jamais de casquette non plus - ce n'est pas son style. Elle trouve qu'elle lui va bien, l'ingénue, qu'elle fait ressortir ses beaux yeux gris.

Lui, quand il voit "Barbie en tenue de soirée" dans l'encadrement la porte, il laisse ses yeux la balayer de haut en bas et rendre un verdict expert et implacable. Il sourit à ce rapport et pince les lèvres pour empêcher qu'un rire en fuse ; par contre il ne peut interdire à ses yeux de pétiller. Elle se méprend sur ce sourire qu'elle traduit en un muet compliment. Comment pourrait-il en être autrement ?

Elle l'invite à entrer et ondule jusqu'au salon tel un mannequin dans un défilé de haute couture, d'une périlleuse démarche balancée, le pied droit se posant à gauche du pied gauche, le pied gauche à droite du pied droit et ainsi de suite, au risque de se casser la gueule, surtout sur ses hauts talons aiguilles. Elle lui tourne le dos pour qu'il puisse

admirer, tout à son aise et dans l'ordre, ses jambes, son cul, sa nuque et son chignon ou vice versa ou dans le désordre. Elle aurait été déçue de savoir que, sitôt qu'elle a tourné les talons, il a lâché son sourire, l'a distraitement suivie du regard pour surtout s'appliquer à jeter rapidement les yeux sur son environnement.

Il se trouve dans un petit vestibule plutôt sombre dont les murs disparaissent presque sous des miroirs agglutinés là, dans des styles, dimensions et formes volontairement disparates. Mal éclairé par une monumentale lampe orientale qui pend du plafond, il est meublé, sur la droite par un chiffonnier rococo mauve avec pompons aux tiroirs, lequel soutient un petit vide-poches en forme de grosse femme nue couchée sur le dos et un vase où un bouquet de roses artificielles cohabite bizarrement avec des plumeaux de ménage de couleurs fluo. Sur la gauche, un crapaud en velours cramoisi à petites fleurs pâles sur lequel a été négligemment jeté un châle frangé en soie verte. Ambiance maison close, s'il en faut, pas étonnant juge t'il.

A la gauche du vestibule, une porte ouverte lui laisse entrevoir une minuscule cuisine jaune tournesol qui flashe comme un soleil après le crépuscule du vestibule. En face un petit couloir ténébreux lui aussi : une porte à gauche (la salle de bains ?), une porte dans le fond (les WC ?), une porte sur la droite (la chambre ?) toutes les trois fermées. Le sol est en vieux parquet qui craque, sauf dans la cuisine où le sol est en carrelage de vieillotte mosaïque grise. Il voit tout ça en quelques secondes.

Il entre dans le salon séparé du vestibule par une tenture à perles et il comprend pourquoi une odeur d'encens lui a sauté aux narines dès qu'il est entré dans l'appartement : des volutes serpentent de plusieurs petits brûlots disposés sur la table basse. Pour parfaire cette ambiance qu'on a voulu d'un ailleurs autant étranger qu'étrange, des bougies dispensent

une lumière en deçà du tamisé et une musique de luths, violons et percussions invite presque à se déchausser et à fermer les yeux pour une séance de yoga hindoue. Autant que le peu de lumière lui en laisse deviner, tous les accessoires de cette pièce, rideaux, tapis, canapé, poufs, coussins, cadres, bibelots, fleurs... semblent avoir été choisis pour leur couleur rose ou orange. Même les murs n'ont pas échappé à cette orgie chamarrée. Il a l'impression de se trouver derrière le papier d'un bonbon acidulé. Et collant.

Elle lui offre un verre qu'il décline froidement - il n'est pas venu pour boire, il a hâte d'en finir et il déteste l'odeur d'encens. Elle lui tournait le dos et se rendait au meuble bar quand, au ton sec de sa voix et à un mouvement furtif qu'elle perçoit derrière elle, elle a soudain l'intuition que quelque chose cloche. Elle se retourne et c'est alors qu'il la colle vivement contre le mur rose orangé en harmonie avec sa robe marron, une main fermement plaquée sur sa bouche et l'autre lui emprisonnant les bras derrière le dos. Le tout n'a duré que quelques secondes. Elle pense d'abord fugacement qu'il l'entreprind, là, tout de suite, à la hussarde ; elle aurait préféré un préalable un rien moins farouche, un préambule de jeux coquins, mais si tel est son plaisir... Si les choses ne sont pas poussées à l'extrême, elle n'est pas contre un peu de brutalité du genre "Moi Tarzan, agrippe-toi à moi, je t'emmène en haut de mon séquoia."

Elle comprend rapidement qu'il n'est pas question de cabrioles à deux et tente de se dégager. En vain : il est fort, elle n'est pas épaisse. Il lui a fait mal, lui fait encore mal mais elle ne peut ni lutter ni crier ni l'insulter. Ils n'ont jamais été aussi proches l'un de l'autre et pourtant, les deux premières secondes passées à l'avoir respiré voluptueusement à plein nez, lui et son odeur d'homme, de cuir et d'eau de

toilette, elle n'en éprouve maintenant plus aucun plaisir. Lui non plus d'ailleurs - il n'aime pas son parfum - mais il s'en contrefiche dans l'instant.

Ils se regardent les yeux dans les yeux durant quelques secondes et ce qu'elle y voit la glace : les siens sont gris acier, gris coupant, gris acéré. Gris mort.

Tout en la maintenant très serrée, il lui souffle des mots dans le nez et sa voix est calme et froide. Il lui explique qu'elle ne lui donne pas le choix, qu'il est sûr qu'après cette soirée, elle en voudra une autre puis une autre et encore une autre et que ça ne finira jamais. Elle a beau nier de la tête et l'implorer du regard, il continue :

- Je dois mettre tout de suite fin à ce petit jeu fort dangereux. Je pense que délurée comme vous êtes, vous avez bien étudié votre affaire et que si je me refusais à vos caprices, vous déballeriez tout à Anne-Sophie.

Nouveau déni farouche de la tête et des yeux, en vain. Il poursuit, imperturbable :

- Or, il ne peut être question que je perde ce que j'ai gagné après tant d'années d'efforts. Mon beau-père, je l'utilise à mes fins depuis que j'ai vingt ans. J'ai investi dix ans de ma vie. Dix ans vous m'entendez ?! J'ai même épousé sa fille, c'est dire ! Alors vous comprendrez aisément que je ne peux risquer de perdre le Paris Hôtel. C'est tout simplement i-nen-vi-sa-gea-ble.

Il a détaché chaque syllabe du dernier mot. Il marque une pause avant de prestement déplacer ses mains autour de son gosier tout en la maintenant collée au mur pour qu'elle ne puisse pas libérer ses bras. Son cou qu'il serre, encore et encore, d'une poigne toujours plus forte. Et sans pitié aucune, il lui assène, juste avant qu'elle ne puisse plus l'entendre :

- Et puis, décidément, vous n'êtes pas mon genre. Désolé. Son regard manque singulièrement de chaleur.

#### 4. Ce soir je serai la plus belle !

Objectif n° 1 : m'habiller comme il convient en pareille circonstance

Objectif n° 2 : le séduire

Objectif n° 3 : me venger. Qu'elle soit fructueuse ou non, la soirée ne sera pas pour autant complètement loupée car ma vengeance sera consommée, elle.

Ressources : budget conséquent pouvant aller jusqu'à 2.000 € pour une batterie de moyens adaptés aux objectifs, sans compter le remplacement de 2 journées à la boutique par Madame Aucase. Mais il s'agit de ne négliger aucun paramètre.

Moyens

##### Vêtements

Après moult hésitations, j'ai acheté une robe sobre mais sachant mettre mes atouts en valeur : un joli décolleté pour ma poitrine avantageuse, une longueur juste au-dessous du genou pour mes jambes sculpturales, une coupe ajustée pour mon corps bien fait, sans manches pour mes bras graciles, une couleur marron moiré pour ma peau de rousse.

En dessous un seul porte-jarretelles tenant des bas de soie. Un peu culotté ? Oui mais ce dépouillement plait aux hommes, enfin à ceux que je fréquente. Moyen minimaliste pour résultat optimal.

##### Bijoux

Or et verts - vert gazon à moins que ce soit vert poireau, j'y connais rien dans les noms de couleurs.

### Coiffure

Un chignon classieux à la Jacqueline Kennedy pour dégager ma nuque qu'on dit gracieuse. Ma coiffeuse m'a fait le fameux chignon et tout le monde dans le salon s'est extasié et accordé à dire que ça me va à ravir. Il met en valeur mon nez coquet à la Barbara Streisand.

### Chaussures

J'ai également dû acheter des chaussures - celles que j'aurais pu emprunter à des copines n'étaient pas assorties à ma robe. Là aussi j'ai hésité avant de dégoter finalement une paire d'escarpins en daim marron à talons aiguille, avec une jolie bride ornée de strass autour de la cheville - c'est ça qui m'a fait craquer. Une inspiration : j'ai peint les strass du presque même vert que mes bijoux, en m'appliquant pour ne pas déborder sur le cuir. Par contre, le marron des chaussures n'est pas pile poil celui de ma robe mais dans la nuit, le manque de lumière ne permettra pas de distinguer la différence de tons.

### Poils

Cet après-midi, je me suis fait épiler les jambes, les aisselles, le maillot, le dessus de la lèvre et les sourcils. Pas un poil qui dépasse.

### Peau

J'ai pris un bain, me suis frottée, gommée, crémée. C'est tout doux partout.

### Pieds et mains

Talons poncés. Cuticules repoussés. Ongles coupés, limés, vernis.

### Maquillage

J'avais envisagé de me maquiller moi-même mais j'ai décidé que l'enjeu valait bien la dépense dans un institut de beauté. J'ai montré ma robe à l'esthéticienne pour qu'elle y adapte le maquillage. Bon, le résultat m'a quelque peu surprise : c'est joli, incontestablement - ce marron à paillettes sur les paupières surtout - mais en plein jour j'avais peur que ce soit un peu... outré. L'esthéticienne m'a assuré que ce maquillage était adapté pour le soir et que je n'avais pas à m'inquiéter : je serais parfaitement belle le soir venu. Je n'en ai pas douté mais je suis quand même rentrée chez moi avec mes lunettes de soleil (alors qu'il pleuvait), redoutant d'être accostée comme une pute.

### Parfum

Pour parfaire le tout, une goutte ou deux derrière les oreilles, dans le cou et le décolleté d'un parfum dont j'ai retrouvé un échantillon dans le tiroir de ma coiffeuse. Oui parce que j'ai complètement oublié d'en acheter et que mon eau de toilette de chez Yvon Locher ne peut convenir, je sens ces choses-là.

### Résultat

Ce soir, quand j'ai passé ma robe, avec précaution pour ne pas abîmer ni mon chignon ni mon maquillage, enfilé mes chaussures et mes bijoux, que je me suis regardée dans le miroir, j'ai sifflé d'admiration à mon image. En toute modestie.

S'il ne craque pas avec tout ça...

## 5. Voyons voir...

Le soir même de son entrevue à l'hôtel avec Sonia, il prend soin de venir repérer les lieux aussi discrètement que possible. Son plan est simple, encore faut-il ne rien laisser au hasard. En premier lieu, il doit savoir où il met les pieds.

Le quartier est animé, la rue qu'elle habite est commerçante avec des cafés, des restos chinois, turc, marocain, italien, japonais, viet, un chiche-kebab, une boutique de babioles, une épicerie ouverte 24 heures sur 24, quelques putes, un loueur de vidéos, d'autres petites échoppes fermant tard, un sex-shop. Parfait. On le remarquera moins.

Parmi les gens qui vont et viennent, il en repère certains qui conviennent parfaitement à son scénario : tout à fait le genre à tuer pour pouvoir s'acheter une dose. Très bien.

La porte cochère de l'immeuble de Sonia ne comporte pas de digicode. Il préfère : le soir fatidique, il pourra ainsi monter l'escalier jusqu'à son appartement, coller son oreille à sa porte pour s'assurer qu'elle est bien seule avant de lui signifier son arrivée.

Il pousse le culot jusqu'à se risquer au deuxième étage où est l'appartement de Sonia. Un peu glauque mais à part la crasse des murs, la détérioration du carrelage, l'étroitesse de l'escalier, la vétusté des marches, l'odeur de poubelles, la quasi absence de lumière sur le palier, rien de particulier. Pas d'œillette aux portes. Impeccable.

Comme ce soir, il ne faudra pas qu'il soit trop bien habillé pour ne pas dénoter dans le quartier.

Et il devra venir en métro car sa voiture flambant neuve risquerait elle aussi d'être repérée - d'ailleurs, ce soir il ne va pas s'attarder car il s'est garé sur le boulevard et il

craint de la retrouver désossée ou de ne pas la retrouver du tout.

Après, il laissera la chance lui donner un petit coup de pouce. Il a toujours eu beaucoup de chance, même s'il a parfois dû la provoquer un peu.

Jamais encore il n'a tué. Cette perspective, si elle ne lui plait pas complètement, ne lui inspire aucun scrupule. Il aurait préféré de ne pas en venir là mais la fin justifie les moyens, cette fois-ci encore. Il ne va sûrement pas laisser cette nana s'introduire dans sa vie et y semer sa pagaille.

## 6. Rira bien qui rira le dernier !

D'accord, sa visite au Paris Hôtel s'est bien passée. D'accord il a accepté de passer une soirée avec elle.

Mais il a été odieux.

Il m'a humiliée et ça, c'est inacceptable, intolérable, impardonnable ! Je ne lui pardonnerai pas. C'est dit, c'est décidé, c'est réglé. Une bonne fois pour toutes.

Pour qui se prennent-ils ceux-là qui sortent du caniveau ou presque, qui pendant des années ont marché les pieds dans la boue - quand ce n'était pas dans la merde ! - et qui snobent ceux qui y pataugent encore ? Qu'ont-ils de mieux ceux-là, ces parvenus qui, juste parce qu'ils se sont bien mariés ou enrichis ou les deux, ont rejoint un monde qui n'était jusque là pas le leur ? On ne me le fait pas à moi : je les flaire de loin ceux-là, alors tu peux bien te la péter mon gars, si toi tu les oublies tes origines, moi je sais d'où tu viens !

Ce qui vexa Sonia et qu'elle n'avouerait jamais ni à elle ni à quiconque, c'est d'être une fois de plus exclue de ce monde. Ce monde qu'elle aurait tant aimé rejoindre pour être des leurs, être considérée partout où elle mettrait les pieds, fréquenter les lieux luxueux et y être accueillie comme une duchesse - ou une comtesse, elle n'est pas difficile.

Elle crache sur les rois, princes et consorts mais bave sur *Paris-Match* ou *Images et point de vue du monde* dès qu'elle en a l'occasion, qu'elle attende son tour chez le toubib ou chez le coiffeur - elle se demande même si on n'aurait pas coupé les nobles têtes pendant la Révolution autant par envie que par dépit. Elle a des rêves de princesse et se réveille domestique. L'exclure c'est à chaque fois la prendre fermement par le bras pour la sortir comme une intruse qui se serait égarée en un lieu défendu aux indésirables comme elle.

Partant de là, une seule conclusion : faire payer à Richard les rancœurs et les désillusions qu'elle a amassées, qu'elle a sur le cœur. Elle lui en veut d'autant à lui qu'elle l'avait placé sur un piédestal, qu'elle l'avait doté de toutes les qualités d'un gentleman et qu'elle n'accepte pas d'être déçue. Tu as cassé mon rêve, tu devras payer.

Une façon simple de se venger ? Sans trop de moyens ?... Simple comme un coup de fil :

- Allo Tina, c'est moi... Ouais, ça va mais ça pourrait aller mieux... Je te raconterai ça après. Je peux venir te voir cet après-midi ? J'ai quelque chose à te raconter et autre chose à te demander. OK, merci, à tout à l'heure.

Peut-être finalement l'achètera t'elle l'appartement dans le 15<sup>ème</sup> qu'il lui a montré l'autre jour... Belles dimensions, ensoleillé, rénové. Cher, certes. Où est le problème ? Il n'y a pas de problème. Parce qu'il va raquer gros. Très gros.

## 7. Coucou, c'est encore moi !

Sonia arrive devant le Paris Hôtel. Impressionnant. Mais elle n'est pas du genre à se laisser impressionnée longtemps ni à le montrer. Elle s'avance résolument vers l'imposante porte d'entrée qu'un majordome ganté lui ouvre cérémonieusement, sa casquette à la main.

Comme si toute sa vie durant elle avait fréquenté ce genre d'établissement, elle entre dans le majestueux hall de réception, la tête haute et le pas assuré. Elle s'abstient de tout contempler avec des billes rondes et admire sans qu'il y paraisse le sol marbré, le luxe des canapés, des fauteuils, des tapis, des luminaires, l'ambiance feutrée, la décoration de bon ton, la courtoisie aimable du personnel. Même les clients lui paraissent élégants et d'un genre tout à fait adapté à l'hôtel. Ici le fric ne l'incommode pas, il est chez lui.

Elle s'est habillée pour ne pas jurer dans le tableau : élégante sans ostentation. Du gris souris pour un ensemble veste jupe aux genoux, du blanc pour un chemisier sage en soie, des bas fins, des escarpins vernis mettant en valeur ses jambes sans faire mauvais genre. Et un sac du genre classieux discret. Le tout emprunté à Madame Aucase. Avec les conseils de cette dernière, elle s'est discrètement maquillée et savamment coiffée, et elle est fière du résultat : elle est "comme il faut", un bon chic bon genre pur jus ! Elle se sent bien un peu déguisée mais son âme de comédienne prend le dessus.

Elle marche d'un pas décidé sur le sol marbré puis sur un tapis moelleux qui lui donne envie de se déchausser pour le fouler à pieds nus et y plonger les orteils, jusqu'au comptoir de réception en bois d'acajou et cuivre où une charmante hôtesse souriante l'accueille et se met aimablement à son

service. Je souhaite parler à Monsieur Delion. De la part de Mademoiselle Rissac. Un instant je vous prie lui demande l'hôtesse qui tapote sur son clavier, attend à peine trois secondes, parle dans son minuscule micro, écoute la réponse, remercie, annonce à Sonia que Monsieur Delion la recevra d'ici quelques instants, qu'il la prie de bien vouloir l'attendre au bar et d'y commander ce qu'elle veut. Elle lui indique où trouver le bar, immédiatement après le salon de réception, et lui souhaite une bonne journée, le tout sans se départir de son charmant sourire.

Deux jours auparavant, Sonia a fait la même démarche et il a refusé de la recevoir sous prétexte qu'il n'était pas disponible. Elle a gardé tout son calme et s'est informée du jour où il le serait, disponible. Après un instant de réflexion - *De toutes façons, elle ne me lâchera pas, autant la recevoir et savoir ce qu'elle veut* - il lui a fait répondre qu'il la recevrait le mercredi suivant. Elle a demandé une heure précise et il lui a été vaguement indiqué "*en début d'après-midi*". Elle n'a pas insisté.

Sonia remercie l'hôtesse et se rend au bar. Sur son chemin elle croise, ce qu'elle met sur le compte des hasards de la vie, la jeune femme qu'elle a vue en compagnie de Richard dans ce restaurant un samedi midi. Elle s'en amuse. *Tiens tiens. Nos deux tourtereaux travailleraient-ils ensemble ?...*

Elle choisit une place ayant vue sur l'entrée du bar et s'installe dans un fauteuil très confortable. *Je passerais bien ma vie ici moi...* Au garçon qui vient s'enquérir de ce qu'elle aimerait boire, elle commande sans hésiter du champagne. Ni plus ni moins. Puisqu'on lui a donné cette liberté, autant ne pas lésiner. Sonia sait profiter de ce que la vie lui offre, à elle qui sait recevoir.

Elle promène ses yeux sur les murs lambrissés qui confèrent à l'endroit une ambiance anglaise très cosy, accentuée par des

canapés et des fauteuils club Chesterfield en cuir marron. Le parquet en bois foncé alterne avec des tapis orientaux qui donnent envie de se coucher dessus. L'heureuse présence de lampes au pied délicatement ouvragé et à abat-jour en tissu frangé, et de rideaux à fleurs dans les mêmes tons adoucit l'ensemble qui sans eux eut été un poil trop masculin. Les meubles sont disposés de façon à préserver l'intimité des clients et une musique subtilement diffusée contribue au bien-être. Sonia se dit qu'elle pourrait rester seule ici pendant des heures sans en être gênée. Elle aurait aimé venir et passer tout un après-midi pour, ce qu'elle affectionne particulièrement, observer les gens autour d'elle. Les gens bien habillés, bien éduqués.

Richard ne tarde pas. Elle le voit arriver de loin et elle a un coup au cœur : il est superbe, plus encore que d'habitude dans ce costume peut-être sans doute certainement taillé sur mesure et ses chaussures brillantes de luxe. Il s'arrête un instant à l'entrée du bar et la cherche du regard. Lui ne sourit pas autant que son personnel ; il adopte un air détaché en la voyant - il faut bien donner le change à qui pourrait l'observer - et emploie un ton aimable pour la saluer. Puis il s'assoit dans un fauteuil qui côtoie le sien mais qui tourne le dos au bar, croise les jambes et les doigts, les bras appuyés sur les accoudoirs, et s'enquière poliment de l'objet de sa visite. A cet instant le barman vient lui demander ce qu'il désire boire ; il décline l'offre d'un geste de la main et d'un *Merci Georges* sans la quitter des yeux. Elle attend que ledit Georges s'éloigne.

- J'avais envie de vous voir dans votre environnement professionnel. Anne-Sophie m'a tellement parlé de...

- Que voulez-vous au juste ?

Il n'a pas élevé le ton qui reste cependant sans équivoque.

Elle soupire, prend le temps de boire une gorgée de champagne.

Elle décide de jouer encore :

- Nous n'avons pas eu le temps de nous expliquer l'autre soir, chez vous. Il m'a semblé que nous voir à votre hôtel serait plus... approprié.

- Arrêtez de tourner autour du pot, venez-en au fait !

Elle le regarde sans répondre, les yeux légèrement plissés :

- C'est amusant, plus je vous vois, plus je m'étonne de votre... association, je veux dire du couple que vous formez avec Anne-Sophie...

- Ah oui ? Je peux savoir pourquoi ?

Elle lui sourit :

- Prenez-moi pour une imbécile. Il n'est qu'à vous voir, à voir cet hôtel et à voir Anne-Sophie pour comprendre. Et la chère Anne-Sophie m'a raconté votre parcours. Elle en avait plein la bouche de son Richard qui est ambitieux, autodidacte, apte à gérer des affaires...

Il l'interrompt :

- C'est de l'argent que vous voulez ?

Elle joue la dédaigneuse :

- De l'argent ? Oh grands dieux non ! De l'argent j'en ai. Pas autant qu'il m'en faudrait certes, mais je sais être raisonnable. Et patiente.

- Vous voudriez me faire croire que la recherche d'un appartement n'était qu'un moyen de m'approcher, qu'il ne s'agissait que d'un bluff peut-être ? ajoute-t-il avec l'esquisse d'un sourire sardonique.

Elle s'esclaffe :

- Pas complètement. Disons que ça ne sera pas pour tout de suite. Ma boutique m'a été... offerte il y a quelques mois, j'attendrai un peu pour l'appartement.

Elle ne lui dit pas qu'elle a financé sa boutique pour moitié avec un crédit à sa banque. Et qu'elle a "emprunté" l'autre

moitié. Qu'elle remboursera. En partie. Ou pas. Ce sont ses affaires, ça ne le regarde pas lui.

Mais son regard méprisant et éloquent la fait instantanément sortir de ses gonds ; elle siffle :

- Oh ne me regardez pas de haut ! Ce que vous faites ce n'est pas du même genre peut-être ? Epouser une Anne-Sophie, c'était par pur désintérêt peut-être ? On épouse la fille du beau-père riche et on prend du plaisir avec une autre hein ? Ben voyons ! Vous et moi nous sommes faits du même bois. Alors arrêtez vos grands airs avec moi !

- Baissez d'un ton s'il vous plaît. On n'est pas à la foire ici.

*A la foire ?!... Salaud !*

Ils se mesurent du regard un moment.

S'il avait été honnête et clairvoyant, il aurait admis avoir effectivement beaucoup de points communs avec cette fille : leur volonté farouche de réussir, d'atteindre leurs objectifs et leur manque de scrupules quant aux moyens employés. Ce dernier trait de caractère, il le doit à sa mère qui lui a montré l'exemple : les "tontons" se succédaient à la maison, ce qui avait permis à la gente femme de ne jamais travailler... en dehors de chez elle. La mère et le fils vivaient pourtant bien, très bien même, n'avaient jamais manqué de rien et il se souvenait de moments fabuleux avec cette mère à ses petits soins, toujours disponible et attentive. Hormis la soirée et la nuit, cela va de soi.

Ce que peu de personnes savent, c'est que son beau-père a été un des protecteurs de sa mère dont il a lancé le rejeton - un peu fâché avec la scolarité il faut dire - dans la vie active en le prenant dans son entreprise.

Par contre, Richard n'a jamais regardé son mariage comme un acte vénal parce qu'il s'inscrit dans le temps et la postérité. Pour lui c'est du donnant-donnant : certes il a profité de la bonne aubaine qu'a été Anne-Sophie et son amour

pour lui, ce mariage étant ce qu'elle souhaitait le plus au monde. *Elle est heureuse avec moi, grâce à moi. J'aime ma fille et j'aimerai mon garçon. Quant à Camille, c'est autre chose : je l'ai rencontrée il y a deux ans et nous sommes tombés amoureux, c'est aussi simple que ça ; et je n'ai aucunement l'intention que notre relation cesse.* Bien au contraire il fait en sorte qu'ils se voient le plus possible. Pour preuve, il vient de les embaucher, elle et son diplôme tout neuf.

Richard n'est pas du genre à s'encombrer d'états d'âme improductifs. Il évalue Sonia : cette fille joue au grain de sable dans une machinerie impeccablement huilée et réglée, il faut en finir, savoir ce qu'elle a en tête.

Braquant toujours sur Sonia son regard de tueur, il jette :

- Si ce n'est pas de l'argent que vous voulez, c'est quoi ?

Il a parlé entre ces dents, d'un ton cette fois-ci rageur. Elle lui décoche son plus beau sourire, celui qui les fait craquer. Normalement. Mais pas lui. Manifestement, lui ne craque pas.

- Ce que je veux ?... Mais... vous, encore vous, toujours vous. Je n'en démords pas.

- Et puis quoi encore ? Vous voulez peut-être aussi que je divorce, que je quitte ma famille et que je vous épouse ?! Non mais vous vous êtes vue ?!... Vous vous prenez pour qui ?!

Il a un bref rire sarcastique puis sa bouche crache d'un ton volontairement cassant :

- Je suis désolé Mademoiselle mais nous ne sommes pas du même monde vous et moi. N'essayez pas de jouer dans cette cour-là, vous n'en avez pas l'étoffe.

Elle prend cette dernière réplique comme une giflette. Elle ne relève pas. Inutile. Ces mots se veulent insultants et visent à l'humilier mais elle préfère rester de marbre. Comme celui du hall qu'elle s'oblige à visualiser. *Reste aussi dure, aussi froide que ce marbre ; ce qu'il t'a dit ne t'a pas atteinte,*

*il n'y a aucune fissure en toi. Tu es un bloc.* Elle s'astreint à fixer sa pensée sur cette image, garde les yeux baissés quelques secondes pour digérer le coup porté et prend le temps de retrouver ses esprits. De la pure méditation sans qu'elle le sache. Il l'a fait bouillir une première fois, ça sera la dernière.

Depuis qu'elle est jeune, elle s'est fait une promesse : sortir de son milieu et de sa condition de fille sans grande éducation, devenir quelqu'un, une femme étonnante dont on vanterait les mérites, l'ascension sociale, une femme admirable d'élégance et de maintien, une femme remarquable et convoitée au bras de laquelle les hommes auraient plaisir à se pavaner, les plus beaux hommes bien entendu. Tout son parcours ne tend qu'à ce but. C'est un rêve que jour après jour elle s'échine à faire devenir réalité.

Et lui, avec ses mots, ses ignobles mots, a lancé une balle dans une pile de boîtes patiemment empilées, les unes après les autres, jusqu'à former un assemblage parfaitement stable, il a lancé une balle qui a fait dégringoler dans un fracas épouvantable la pyramide de ses ambitions.

Elle se vengera, elle lui fera payer ces mots. Plus tard.

Car, pour l'instant, un seul but qu'elle ne perd pas de vue.

Quand elle se sent d'attaque, elle peut de nouveau le regarder sans qu'il puisse deviner ses pensées. Elle a appris à camoufler, c'est une des recettes nécessaires à toute réussite. Elle se penche vers lui pour murmurer :

- Je vous demande de m'accorder une soirée. Une seule et unique soirée, vous et moi. Et après je vous fiche la paix, juré promis craché.

A son tour, il ne relève pas. Il la fixe encore quelques secondes, puis s'adosse au dos du fauteuil, joint les doigts à hauteur de son front et ferme les yeux. *Elle ne lâchera*

*jamais*. Il reste ainsi une poignée de secondes. Puis il inspire profondément et, sans ouvrir les yeux, lui demande :

- Une soirée hein ?

Puis il ouvre les yeux et la fixe froidement. Malgré elle, elle frissonne.

- Et après cette soirée, qu'est-ce qui me prouve que vous n'exigerez pas une autre ? Puis une autre et encore une autre ?...

Et ça durera combien de temps ce petit jeu ?

D'une détente il se redresse. Elle a un petit sursaut *C'est qu'il me ferait peur !...* mais lui sourit sans lui répondre, prend encore le temps de boire une gorgée de champagne. Il l'observe. Malgré lui, il avoue intérieurement la trouver moins déplaisante que les fois précédentes, sans doute parce qu'elle s'est habillée sobrement et maquillée sans outrance. Ce qui ne change rien à la décision qu'il vient de prendre.

Elle croit comprendre, à la lueur de ses yeux, que quelque chose est en train de changer à son avantage et se pense fine mouche en mettant à profit cet instant propice. Elle le regarde droit dans les yeux et sans coquetterie, lui dit :

- Je vous donne ma parole.

- Votre parole ?

Il a un sourire qu'elle préfère ignorer.

- Oui, ma parole.

Elle a baissé les yeux pour masquer l'éclair dont elle voudrait le foudroyer et le cramer dans son fauteuil. Elle vomit ce mépris dont elle fait l'objet. Elle n'en continue pas moins son petit discours :

- Vous savez Richard, je suis quelqu'un de très... volontaire, c'est indéniable. Mais je sais aussi être heureuse de recevoir un cadeau sans être déçue que ledit cadeau ne soit pas plus important. *Par contre, ce que tu ne sais pas encore, c'est que tu paieras, avec du fric cette fois-ci. Et ça, ce sera de ta faute, pauvre con.*

Il l'observe sans rien dire. *Ben voyons ! Tu m'as tout au contraire l'air d'une nana qui en veut toujours plus, qui n'a pas de limites.*

- D'accord, lui répond-il. Une soirée et une seule. Quand seriez-vous disponible ?

Elle n'a aucune peine à se retenir de battre des mains comme une enfant : elle a toujours entre les dents ce mauvais morceau qu'il lui a lancé et qu'elle ne peut ni mâcher ni avaler ni cracher. Sa victoire en est flétrie, elle qui s'était fait une joie d'obtenir gain de cause. De cette déception aussi elle lui tiendra rigueur.

- Demain vous conviendrait ?

- Demain ?... Non, je regrette, demain ça ne sera pas possible. J'ai bien peur de n'être pas disponible avant la semaine prochaine maintenant...

*Tant mieux tant mieux, je n'ai pas réfléchi mais demain aurait été beaucoup trop tôt ; j'ai besoin d'un peu plus de temps pour me préparer.*

- Bien. Dans ce cas, un soir de la semaine prochaine alors... Je suis libre mardi.

Sciemment il ne lui donne pas sa réponse tout de suite, joue celui qui réfléchit. En fait il réfléchit effectivement mais il ne s'agit pas de sa disponibilité : il sait bien que d'ordinaire il consacre sa soirée du mardi à Camille - il trouvera un prétexte quelconque et elle comprendra ; de toutes façons, il sera libre rapidement et pourra éventuellement la retrouver ensuite. Autant accepter et se débarrasser de cette hallucinée au plus vite.

- ... OK pour mardi. 20h00 ?

- C'est parfait. Nous nous retrouverons où ?

- Chez vous.

Elle incline la tête, surprise de cette réponse ; l'explication qu'il lui fournit est très élégante :

- Il n'est pas question que nous nous donnions un rendez-vous à l'extérieur, ce n'est pas agréable pour une femme d'attendre dans un lieu public et je ne suis jamais certain de pouvoir arriver à l'heure - les imprévus sont choses courantes dans mon métier. Je passerai donc vous prendre chez vous si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Il a retrouvé ses allures d'homme du monde et elle en serait - presque - dupe.

Elle minaude :

- Mais pas du tout. Beau, chic et gentleman... je fonds. J'adore les gentlemen !

Elle le gratifie d'un sourire moqueur mais lui continue à la regarder froidement. Elle plonge pour prendre son sac à mains :

- Je vais vous noter mon adresse...

- Inutile, donnez-la-moi verbalement, j'ai une excellente mémoire. Mon métier exige que je me souvienne de beaucoup de choses et de beaucoup de gens.

*Ah oui ?... Pourtant t'en a mis du temps pour te souvenir de mon nom !...* Elle lui sourit sans rancune apparente et lui communique son adresse qu'il répète.

- Vous verrez, lui dit-elle encore, nous sommes faits pour nous entendre.

- Ça m'étonnerait, lui assène-t-il sèchement.

Sur ces mots il se lève, prend congé en s'appliquant à lui donner une poignée de main cordiale et à lui accorder un sourire courtois. Ils sont, selon les apparences, satisfaits de leur rencontre. C'est du moins ce qu'on pourrait imaginer en les voyant se saluer et c'est ce qui lui importe, à lui. Il ne perd pas de vue ce qu'il a décidé de faire.

Et elle non plus.

Il rejoint son bureau où Camille se trouve ; elle feuillette un registre mais en fait l'attendait.

- Qu'est-ce qu'elle voulait ?

- Oh... Elle m'a demandé s'il serait possible d'exposer certaines de ses créations dans une vitrine du hall.

- Et alors ?

- Je lui ai dit que j'y réfléchirai. Pour avoir la paix, j'accepterai peut-être. Les bijoux qu'elle crée ne sont pas vilains après tout.

- Oui je sais, lui dit-elle en souriant.

Il vient près d'elle, la prend dans ses bras, lui caresse la joue et l'embrasse tendrement. Moins elle en saura, mieux ça vaudra. Pour lui, les meilleures résolutions procèdent toujours d'une démarche solitaire.

## 8. T'as pas l'air content de me voir ?...

Il la fixe de ses yeux gris qui tendent cette fois-ci encore à se noircir. Elle ne se départ toujours pas de son calme ni de son sourire à la Joconde.

- Difficile de ne pas vous reconnaître. Dans le genre crampon, vous vous débrouillez bien. On peut savoir ce que vous faites chez moi ? lui demande-t-il d'une voix sourde.

Elle ôte de sa jupe une poussière imaginaire et adopte un air innocent :

- Je suis venue rendre une petite visite à mon ancienne camar...

- ARRETEZ ÇA TOUT DE SUITE !...

Il n'a pas élevé la voix, a parlé entre ses dents mais le ton a été cinglant. On sent tout de suite qu'il est habitué à se faire obéir sans avoir à crier.

- Je vous ai demandé ce que vous étiez venue faire ici et je n'attends pas que vous me racontiez n'importe quelle baliverne ! Laissez tomber les prétendus besoins de retrouvailles. J'ai comme le sentiment que ce n'est pas votre genre.

- Vous êtes perspicace à ce que je vois.

Elle prend le temps de saisir sa tasse et de boire une gorgée *Beurk ! Non seulement j'ai horreur du thé mais en plus il est froid !* sans le quitter de ses yeux moqueurs. Il peut toujours jouer les méchants, il ne l'impressionne pas.

- Vous aviez disparu, il fallait bien que je vous retrouve. Vous vous êtes bien gardé de me dire que vous alliez quitter cette agence immobilière...

Il ne dit rien. L'éclair de ses yeux en aurait dissuadé plus d'une. Mais pas Sonia. Elle repose délicatement sa tasse sur la table Louis quelque chose.

- Nous n'avons pas fini de parler nous deux, vous vous souvenez ?

- Comment avez-vous trouvé notre adresse ? Nous sommes sur liste rouge.

- Mais pas votre carte Gold.

Elle voit ses mâchoires se contracter et son regard se durcir. Encore un peu et il va me trucider sur place s'amuse-t-elle. Elle ira jusqu'au bout et elle se réjouit de tenir les cartes en main. Sonia se laisse rarement abattre, au contraire elle se bat toujours jusqu'au bout pour obtenir ce qu'elle veut.

Il se lève et se rend à un meuble dont il ouvre une porte, sort un verre et une carafe en cristal ciselé contenant un liquide ambré. Whisky pense-t-elle. Il se sert, remet la carafe dans le meuble dont il referme la porte puis revient s'asseoir dans son fauteuil. Elle n'est pas dupe, il a pris du temps pour réfléchir.

Elle attend qu'il soit assis :

- J'en aurais bien bu un moi aussi.

Il la regarde sans réagir.

- Ne soyez donc pas mufle. Offrez-moi un verre.

Il soupire bruyamment, pose son verre un peu trop violemment sur la table et retourne au meuble. Cette fois-ci il agit rondement et sans cérémonie lui tend un verre. C'est tangible, il aurait aussi bien pu lui jeter à la figure.

- Merci, vous êtes trop aimable.

Elle lève son verre à sa santé et, sans réaction de sa part, boit une gorgée :

- Mmmm... Excellent dites-moi.

Et après une pause :

- Je vais vous faire une confidence : je préfère le whisky au thé. Surtout le bon whisky.

Il ne la regarde plus, au contraire son regard porte au loin. Il a appuyé sa nuque au dossier du fauteuil et s'applique à boire calmement son whisky.

- Anne-Sophie m'a dit que vous étiez le directeur du Paris Hôtel ? Je suis impressionnée. Vraiment.

Il réagit au quart de tour, relève la tête, la scrute puis soupire d'un ton excédé. *Elle n'aurait pas pu la fermer elle aussi ? Lui dire où je travaille !...*

- Que voulez-vous ?

- Mais rien, ou presque rien. Trois fois rien. Toujours la même chose en fait.

Mais, encore une fois, elle n'a pas le temps de lui expliquer ce qu'elle attend de lui : Anne-Sophie revient dans la pièce, une boîte en carton dans les bras, manifestement contente d'elle. Sonia se retient pour ne pas exploser de rage et lui balancer sa boîte de putain de photos dans la gueule.

- J'ai eu du mal à la retrouver mais j'y suis arrivée ! Voyons voir ce qu'elle contient... Ah mais je vois que vous en êtes à l'apéritif...

Il n'est pas dans ses manières de fille éduquée principalement chez les bonnes sœurs d'émettre ouvertement une critique mais il est manifeste à sa physionomie que le whisky n'est pas une boisson de femme. De femme correcte entendons-nous.

- Oh j'y pense, avant que nous allions plus loin dans nos recherches de photos, Sonia, accepterais-tu de rester dîner avec nous ce soir ?

- Eh bien... pourquoi pas ? *Que tu le veuilles ou non mon joli cœur, tu ne débarrasseras pas facilement de moi.* Je n'avais rien de prévu. Avec plaisir, merci Anne-Sophie.

- Richard, tu es disponible ce soir ?

- Non, je regrette : j'étais juste rentré pour vous embrasser toi et Louise, mais je dois ressortir pour dîner avec ton père. *Je l'appellerai de la voiture pour qu'il me couvre ; je lui expliquerai qu'Anne-Sophie reçoit quelqu'un que je n'apprécie pas et il marchera dans la combine. C'est arrivé que je lui rende ce genre de service à lui aussi.*

*Ah zut, je vais devoir dîner avec Sonia en tête à tête. Ça ne m'arrange pas mais je ne peux plus revenir en arrière... A moins de prétexter un malaise ?... Non, ce ne serait pas correct.*

*Quelle idée j'ai eu de l'inviter aussi ? Je ne sais pas ce qui m'a pris... Elle n'a pas changé, elle est toujours aussi... commune.*

*Ah merde ! Si j'avais su, j'aurais dit non ! Merde merde merde ! Maintenant je suis coincée... A moins que je trouve une déconvenue ?... Oui, c'est ça, je vais prétexter un rendez-vous que j'avais oublié. Manger en tête à tête avec elle, merci bien !*

- Bon et bien tant pis pour toi. Nous dînerons entre filles. Je vais aller donner des instructions à Marielle.

- Attends chérie, ne bouge pas, je vais y aller avant de partir.

Soudain Sonia se redresse et pose une main sur son front dans une pose un rien mélodramatique :

- Oh mais j'y pense : je ne peux rester Anne-Sophie ! Oh comme je suis étourdie !... J'ai promis à maman de passer dîner avec elle. Je suis désolée, vraiment désolée.

*Ouf ! Je ne suis pas dupe mais j'aime autant qu'elle ne reste pas.*

Anne-Sophie la gratifie d'un grand sourire :

- Bon et bien tant pis, ce sera pour une prochaine fois. Ne te tracasse pas, ce sont des choses qui arrivent.

*Quelle poisse cette fille ! Je suis bien certain qu'elle n'a rien de prévu mais qu'elle comptait bien dîner parce que j'étais là. Maintenant je dois ressortir pour rien alors que je me réjouissais de passer une soirée tranquille à la maison ! Et je sais que Camille n'est pas chez elle ce soir.*

- Je vous laisse, je dois y aller, ton père a horreur du moindre retard. Bonsoir chérie. Je ne rentrerai pas tard.

- Bonsoir chéri. Tu diras à papa qu'il n'oublie pas pour dimanche.

- Dimanche ?...

- Oui, souviens-toi : c'est l'anniversaire de maman et je comptais lui faire une surprise..

*Oh ces petites broutilles domestiques... comme c'est charmant !  
On y croirait...*

- Ah oui. Je le lui rappellerai. Bon, j'y vais. Passe une bonne soi...

- Et avant de partir n'oublie surtout pas d'aller embrasser Louise, sinon elle ne s'endormira pas.

- Ne t'inquiète pas, j'y vais de ce pas. Bonsoir chérie.  
Bonsoir Mademoiselle.

- Sonia, appelez moi Sonia. Bonsoir Richard. Au plaisir...

## 9. Devine qui est là ?!...

Dès qu'il referme la porte, une boule vive et colorée se rue vers lui et lui saute dessus.

- Bonzour papa !

- Bonjour ma chérie. Comment va ma petite poupée d'amour ? lui demande-t-il en l'embrassant dans le cou.

- Arrête papa, tu me satouilles...

Il ne s'arrête pas pour autant, heureux d'entendre sa fille éclater de rire, la sentir se tordre de plaisir et embrasser cette peau si tendre qui sent encore le bébé. Puis il la regarde en souriant :

- Maman est là mon trésor ?

- Oui, elle est dans le salon avec une dame.

- Une dame copine ou une dame "prout-prout ma chère" ?

La gamine s'esclaffe puis redevient sérieuse et chuchote, son petit index posé sur le côté du nez :

- Une dame copine... mais moi ze l'aime pas.

- Ah bon ?... Et pourquoi tu ne l'aimes pas cette dame ?

La petite réfléchit puis hausse les épaules :

- Ze sais pas... Elle me plaît pas.

Il la repose, desserre sa cravate, défait le premier bouton de sa chemise et se rend dans le salon, tenant sa fille par la main ; il y trouve sa femme qui effectivement discute avec une personne assise dans le canapé dont il ne voit que le dos.

Confortablement installée dans un fauteuil, Anne-Sophie a la tête tournée vers lui, le regardant s'approcher, et lui sourit :

- Voici donc mon mari. Sonia, je te présente Richard. Richard, je te présente Sonia, une ancienne camarade de lycée que je n'avais pas revue depuis bien des années.

- En fait, la dernière fois que nous nous sommes vues, rappelle-toi, c'était pour les résultats du bac. J'étais reçue et toi en rattrapage.

- Ce n'était pas nécessaire de le rappeler..

- Excuse-moi Anne-Sophie, je ne voulais pas être vexante.

Tout en parlant, Sonia s'est levée, elle se tourne vers lui, la main tendue, un sourire de circonstance sur les lèvres. Elle se tient prête à improviser, à feindre, à évoquer le pur hasard au cas où il la reconnaîtrait. Mais elle n'en a pas besoin : il est impérial dans sa réserve. Anne-Sophie ne s'est pas levée et elle ne remarque pas le petit temps d'arrêt que son mari a marqué avant de saluer Sonia et le regard mauvais qu'il lui lance. *Non ! C'est pas vrai ! Qu'est-ce qu'elle fait ici celle-là ?!* Il se penche ensuite sur sa femme pour l'embrasser.

- Tu vas bien ?

- Très bien. Et toi, ta journée s'est bien passée ?

- Pas trop mal dirons-nous. Tu as vu ton gynéco ?

*Amusant ce petit numéro du mari attentif..*

- Oui oui, tout va bien, ne te tracasse pas. Je te raconterai plus tard.

Et poliment, à l'intention de Sonia qui a été exclue de leur conversation :

- Nous avons eu une petite frayeur il y a quatre semaines. J'avais déjà des contractions et il a fallu que je m'allonge. Mais maintenant ça va. Je dois veiller à ne pas trop bouger mais ça va.

Elle s'adresse de nouveau à Richard :

- Sonia a eu la gentillesse de me rendre visite. Elle souhaite rassembler des informations concernant chaque élève de notre classe, dans le genre "avant après" pour que chacune explique ce qu'elle est devenue. Maintenant que tu es arrivé chéri, je vais aller chercher ma boîte de photos du temps du lycée. Je te laisse avec Sonia, vous ferez connaissance.

Et avant qu'il ait le temps de dire quoi que ce soit, elle s'extirpe pesamment de son fauteuil et s'en va.

- Tu viens avec moi ma puce pour m'aider à chercher ?

- Non, ze reste avec papa.

Anne-Sophie n'insiste pas et sort du salon. Son mari se laisse tomber dans le fauteuil qu'elle a laissé vacant et prend sa fille sur ses genoux parce qu'il a toujours plaisir à la cajoler mais aussi pour faire diversion. Il bénit silencieusement Louise d'avoir refusé de suivre sa mère et de jouer ainsi les chaperons.

Sonia les regarde tour à tour :

- Elles sont toutes amoureuses de leur papa à cet âge-là..

Et s'adressant à la petite fille :

- Je te comprends parfaitement tu sais : moi, j'aurais un papa comme le tien, je ne le lâcherai pas non plus !

Elle sourit à la gamine qui ne lui rend pas son sourire, elle sourit d'un air entendu au papa qui ne le lui rend pas davantage. Elle revient à Louise :

- Tu viens me faire un bisou ? J'ai une nièce de ton âge, adorable comme toi.

Louise se fiche bien d'être adorable. Elle fixe Sonia d'un air pas du tout avenant. Elle ne l'aime pas et le lui montre.

- Allez, viens me faire un bisou - *petite pétasse* - insiste Sonia en tendant une main pour essayer de lui attraper le bras.

Mais la petite a un mouvement de recul et balance son bras en arrière :

- NAN ! Moi ze t'aime pas !

Et elle dégringole des genoux de son père, tourne les talons pour s'enfuir de la pièce en courant. Même s'il a l'air contrarié de son départ, son père ne fait pas un geste pour la retenir et même pas mine de la gronder pour son incorrection ; implicitement il l'approuve. Sonia éclate de rire - *Quelle*

*petite conne !* - et ne se départit pas de sa bonne humeur.  
Rien apparemment ne peut la faire sortir de ses gonds.

- Ils sont amusants à cet âge là non ? Si spontanés !

Il ne lui répond pas tout de suite et quand il le fait, c'est d'une voix incisive :

- Ma fille est très intuitive.

- C'est une qualité toute féminine.

Et sans lui le laisser de temps de chercher une réponse :

- Alors, vous m'avez reconnue cette fois-ci ?

## 10. Ah mais quelle surprise !

- Sonia ?!... Si je m'attendais...

*Qu'est-ce qui peut bien motiver sa visite ?*

Puis, se tournant à peine vers la bonne en noir avec coiffe et tablier blancs - *Ça existe encore ?!* - qui a introduit Sonia dans le salon :

- Merci Marielle. Vous nous servirez le thé à quatre heures trente s'il vous plaît... Sonia ! Quelle surprise dis-moi !...

*D'un autre côté, ça va me distraire, je n'avais rien à faire cet après-midi.*

- Bonjour Anne-Sophie. Je ne te dérange pas au moins ?

Pour ne pas être en reste, Sonia a adopté le ton très "bouche en cul de poule" d'Anne-Sophie. Elles ne se sont pas embrassées, Sonia a tendu la main qu'Anne-Sophie a serrée mollement. *Je condescends à saluer l'être inférieur que tu es.*

- Mais pas du tout. Je suis seulement surprise, je ne m'attendais pas à ta visite... »

*Oh, cette mini jupe... et ces boucles d'oreille ! C'est d'un inconvenant ! Ma pauvre Sonia, toujours aussi vulgaire...*

Elle a balayé Sonia de haut en bas d'un rapide coup d'œil que l'autre intercepte et lui rend - *Damned, quel ventre, quel teint !* Match nul, balle au centre. Elles se regardent ensuite dans les yeux et se sourient hypocritement. Le tout n'a duré qu'un quart de seconde.

- Oui je me suis dit : je tente, si elle peut me recevoir, tant mieux, sinon je repasserai.

- Tu as bien fait.

- Quelle belle maison !

- Merci. C'était celle de mes grands-parents ; j'en ai hérité au décès de ma grand-mère, il y a sept ans. Mais comment t'es-tu procuré notre adresse ? Nous sommes sur liste rouge... Avec le métier de Richard...

- Richard ? fait semblant de s'étonner Sonia.

- Ah oui, excuse-moi : Richard, mon mari.

Elle prononce ce nom avec délectation, comme on suce un bonbon.

- Oui, bien sûr. Et à ce que je vois, vous attendez un heureux événement comme on dit ? *Elle attend au moins des quintuplés...*

- Un deuxième oui, nous avons une petite fille de quatre ans, Louise. Tu la verras sans doute plus tard, pour l'instant elle fait sa sieste. Mais ne reste pas là, viens t'asseoir.

Sonia n'a pas répondu à la question concernant leur adresse. Elle connaît bien Anne-Sophie et sa manie de ne pas toujours attendre de réponse à ses questions, rapidement distraite de sa prime curiosité. Déjà au lycée, elle avait ce penchant et manifestement elle n'a pas changé, ce dont Sonia a profité.

On disait d'Anne-Sophie qu'elle était une fille gentille et simple malgré son milieu, toujours encline à écouter les autres et à rendre service, à compatir. Tut tut tut, Sonia n'était pas de cet avis : elle percevait chez sa camarade de la "haute" une condescendance et une affectation qui l'insupportaient et lui faisaient souvent crisser les dents.

Déjà à cette époque, le père d'Anne-Sophie était très riche ; elle n'en faisait jamais cas mais on sentait chez elle l'aisance de ceux qui ne connaissent pas de problèmes d'argent, n'en ont jamais connu et n'imaginent même pas en connaître un jour, qui se font servir depuis leur plus tendre enfance, pour qui tout sourit toujours. Et à qui le monde appartient. Quel besoin alors d'en parler quand tout parle pour vous ?

Sonia et Anne-Sophie n'étaient pas proches au lycée, c'est le moins qu'on puisse dire : en un certain sens, les gens riches ont toujours dérangé Sonia - à moins qu'ils ne lui fassent profiter de leur argent, auquel cas elle est encline à plus de mansuétude. En fait elle envie leur aisance, leur aura, leur

distance, s'applique à copier leurs manières, n'y parvient pas et leur en veut d'être inatteignables.

Quant à Anne-Sophie, elle ne pense pas qu'on puisse ne pas l'aimer. Ou, plus exactement, qu'on l'aime ou pas lui indiffère, le concept ne l'atteint tout simplement pas, ça ne fait pas partie de ses codes. Ce n'est pas tant du dédain qu'une indifférence aux autres - s'entend de ceux qui ne sont pas de sa caste - ce qui revient sans doute au même.

Autour d'eux il y a des domestiques qui les servent et auxquels on ne demande pas d'aimer leurs maîtres, ils sont là pour les servir, pas pour les aimer. De même on les paye, ces gens, pour être servis ; ainsi on les apprécie selon une graduation qui peut aller de 7 à 10 sur l'échelle de la considération - jamais moins, sinon on ne les emploie pas ; mais de sentiment il n'est point question. Parfois on regrette le départ d'un domestique qui était apprécié pour la qualité de son service et pour sa loyauté, rapidement on le remplace et on l'oublie aussitôt pour peu que son remplaçant soit efficient. Les éventuels regrets concernent la qualité du service, jamais la personne elle-même.

Anne-Sophie a cette fâcheuse tendance à considérer ceux qui sont extérieurs à sa tribu de la même manière que ses domestiques. Avec une indifférence polie. La politesse des rois.

Elles bavardent de choses et d'autres, principalement de ce qu'elles ont fait depuis leur sortie du lycée. Sonia explique son parcours chaotique - du moins ce qu'elle veut bien en raconter : son passage éphémère en fac d'économie, son BTS, ses recherches ardues de postes, ses débuts dans le monde du travail, ses déconvenues, ses déceptions devant l'ingratitude et le cynisme de nombre de patrons, et sa décision récente d'ouvrir sa propre boutique dans le 5<sup>ème</sup>. Elle n'explique pas

comment elle a trouvé une partie des fonds nécessaires à son ouverture, ça ne regarde qu'elle.

Anne-Sophie l'écoute, parfaitement à l'aise dans ce salon que certains diraient élégant, décoré avec un goût qui se veut tendance mais qui reste somme toute décalé.

La maison revendique ostensiblement un look actuel sans malheureusement y parvenir. Les tons des murs du salon et des double rideaux ont dû être choisis parce que très à la mode : taupe, ficelle et aubergine. Mais les meubles, à coup sûr de famille, ont été conservés ce qui confère à l'ensemble, malgré les couleurs contemporaines, un petit air vieille France d'un effet discutable. Quand on entre dans la pièce, de belles dimensions, on est d'abord frappé par le côté non pas désuet mais daté du mobilier : à n'en point douter, il s'agit là d'un style classé, on comprend que les canapés, fauteuils, chaises, dessertes et autres ont appartenu à de lointains ancêtres qui ont peut-être bien fréquenté une cour royale, allez savoir. Il ne peut être question de se défaire de ce mobilier "dans" la famille depuis plusieurs générations, héritage ô combien opportun pour, s'il en était besoin, préciser implicitement les nobles origines de ladite famille.

Quant au hall d'entrée, d'une contenance proche de dix studios parisiens, il a sans aucun doute été confié aux soins - dispendieux - d'un architecte d'intérieur coté dont on sent la patte toute professionnelle. Là, d'entrée de jeu, il a été question d'épater la galerie : on n'a pas lésiné sur les moyens même si le résultat demeure froid, impersonnel. Des objets certainement coûteux placés en évidence, là sur une console, là sur un piédestal, là au mur, là encore par terre. On se croirait dans un musée et on chercherait presque des yeux l'étiquette qui indique le nom, et de l'artiste et de l'œuvre.

Un escalier imposant s'élève du milieu du hall, encadré par deux statues qui jurent dans ce décor modernisé : un rien

démesurées, elles cachent leur nudité dans un drapé sculpté savant et tiennent un candélabre, très en vogue au 19<sup>ème</sup> siècle ; elles datent certainement de la construction de la maison, ce qui explique peut-être le choix de les conserver. Sonia imagine la vaine lutte que le pauvre décorateur a dû mener pour qu'elles soient au moins déplacées.

La porte de droite mène au salon ; sur sa gauche, Sonia a aperçu en arrivant, par une porte laissée ouverte, une pièce contenant un bureau et des meubles acajou remplis de livres. C'est tout ce qu'elle a vu de cette édifiante demeure bourgeoise tout en pierre de taille, avec hautes fenêtres à petits carreaux, volets gris tourterelle et perron majestueux qu'elle a gravi tout à l'heure.

Leur conversation est interrompue par l'arrivée de la bonne et du grand plateau qu'elle tient à deux mains et qu'elle dépose avec précaution sur une desserte ; puis elle entreprend d'installer sur la table basse : une petite nappe en dentelles, la théière, les tasses et leurs soucoupes, les petites cuillères, le sucrier, le pot de lait, des coupelles de confitures, de citron, des assiettes avec divers toasts, cakes et gâteaux, le tout en argent ou en délicate porcelaine comme il se doit, avant - enfin ! - de prendre congé avec une petite courbette. Le tout a bien duré cinq minutes. *Quel cérémonial !* pense Sonia. *Ça me gaverait...*

- Merci Marielle.

En parfaite maîtresse de maison rompue à cet exercice qu'on devine quotidien, Anne-Sophie sert le thé en s'enquérant des goûts de sa convive : avec sucre, avec citron, avec lait, etc. Sonia répond un peu au hasard car peu importe : elle n'aime pas le thé, puis saisit tasse et soucoupe qu'on lui tend en veillant à ne rien renverser puis réattaque :

- Et toi ? Tu es mariée donc...

- Oui je me suis mariée assez rapidement, à vrai dire en sortant du lycée. Richard était employé chez papa - il l'est toujours d'ailleurs ! - et je le connaissais depuis quelques années. En fait notre mariage était projeté j'avais à peine dix-sept ans mais nous avons décidé d'attendre la fin de mes études - *Mes études... Comment elle se la pète !* - avant de nous marier. Nous avons eu Louise il y a quatre ans et notre petit garçon devrait naître courant juillet.

Le tout dit avec une mine gourmande, Anne-Sophie se délectant de cette vie ô combien savoureuse.

- Un petit garçon ? Oh mais c'est génial !... Une fille, un garçon, c'est super !

Anne-Sophie lui sourit d'un petit air indulgent - *Cette façon triviale qu'elle a de s'exprimer...* - et Sonia a envie de la gifler pour le lui faire perdre - *C'est ça, prends tes airs de duchesse avec moi !*

Elle n'a jamais trouvé sa camarade attirante avec ses traits quelconques, ses cheveux trop fins retenus (*retenus de quoi ?*) par un serre-tête et sa façon de s'habiller classique. Maintenant elle la trouve carrément disgracieuse avec son teint chiffonné de femme enceinte, ses cernes, ses cheveux plats, son gros ventre habillé de bleu marine, son chemisier à petit col Claudine et son éternel collier de perles. Cette disgrâce physique n'eut rien pesé si Anne-Sophie ne s'était pas montrée toujours aussi pédante et arrogante.

Sonia en a assez de cette comédie, marre de voir l'autre lui donner implicitement des leçons de savoir-vivre et décide d'accélérer les choses. Elle croque dans un délicieux petit gâteau et parle, sans y penser, la bouche pleine.

- Et Richard, tu me dis qu'il travaille avec ton père ?...

Anne-Sophie regarde cette bouche postillonnant des miettes avant de répondre :

- Oui, mon père lui a récemment confié la direction d'un hôtel qu'il vient d'acquérir.

- Sur Paris ?

- Oui bien sûr, répond son hôtesse d'un ton suffisant, dans le style "Evidemment sur Paris ! A quoi penses-tu ?"

Sonia se retient de ne pas lui balancer une grimace et sa tasse de thé dans la tête par la même occasion. *Ne pas perdre de vue pourquoi je suis venue.*

- Un... grand hôtel ?

- Oui, très grand.

Anne-Sophie hésite deux secondes puis se décide, trop fière pour se taire :

- Oh je peux bien te le dire, il s'agit du Paris Hôtel.

- Le Paris Hôtel ?!... Dis donc, c'est énorme !

Intérieurement Anne-Sophie se trémousse d'orgueil même si elle parvient extérieurement à contenir sa vanité, à part son regard qui brille et sa bouche qui se tortille d'aise :

- Oui c'est un hôtel important. Un peu vieillot au goût de Richard. Il aimerait y apporter plus de... modernité et actualiser la décoration. Il a beaucoup, beaucoup d'idées. Mais chaque chose en son temps n'est ce pas ? Richard est comme un poisson dans l'eau dans cette fonction. Il a toujours aspiré à la gestion d'un établissement comme celui-ci. Pour lui c'est la consécration de ses rêves les plus chers.

Elle boit une gorgée de thé, manifestement très satisfaite d'elle-même, de son mari, de sa vie.

- Il a fait des études pour ça sans doute ?...

Anne-Sophie rit doucement d'un petit air crâneur :

- Non, pas du tout : Richard est un parfait autodidacte et il s'enorgueillit de ne pas avoir suivi d'études, ce dont il peut être fier effectivement quand on voit son parcours : il a commencé simple employé à seize ans dans l'entreprise de mon père qui l'a vite remarqué tant Richard était ambitieux et se donnait les moyens de progresser. Papa lui a ensuite confié la gestion d'une agence immobilière et devant son aptitude à

gérer les affaires, comme je te le disais, il l'a finalement nommé directeur de cet hôtel.

- Il a eu de la chance de rencontrer ton père alors ?

Anne-Sophie perd d'un coup son petit sourire suffisant et pince même un peu la bouche. Là est une limite à ne pas franchir. Sonia reconnaît bien dans ce reflux soudain l'attitude caractéristique de son ancienne camarade : il est des sujets sur lesquels on ne plaisante pas, du moins pas hors du clan familial.

La réponse ne tarde pas :

- A moins que ce soit mon père qui ait eu la chance de le rencontrer.

Anne-Sophie sourit à peine pour enrober de miel le ton volontairement caustique de sa réplique. Sonia est remise à sa place, on peut passer à autre chose. Anne-Sophie reprend donc, comme si de rien n'était :

- Mon mari est un homme heureux. Il travaille beaucoup, il ne compte pas ses heures bien entendu, mais il est heureux. N'est-ce pas là le plus important ?

- Bien sûr. *Ce que tu ne sais pas ma poule, c'est que son boulot n'est pas le seul à le rendre heureux ton mari...*

- Tu dois en savoir quelque chose. Une entreprise, si petite soit-elle, demande beaucoup d'énergie.

*Et toc, prends-toi ça dans les dents : mon entreprise à moi ne peut être que petite.* Sonia fait comme si de rien n'était :

- Oui, énormément, il faut savoir tout faire, penser à tout, avoir réponse à tout. Mais quel bonheur d'être son propre patron !

- Oui, sans doute. Tu ne m'as dit ce que tu vendais dans ta boutique ?

Oh ce mot "boutique" dans sa bouche ! Comme une obscénité.

- Des bijoux, que je crée moi-même.

- Ah oui ? Il faudra que je vienne te voir alors, tu m'en donneras l'adresse. Mais je ne te rendrai visite qu'après la

naissance de notre petit garçon parce que, pour l'instant, j'ai ordre de ne pas trop marcher.

Sonia sait qu'elle ne viendra pas et elle s'en contrefiche. *Elle n'apprécierait pas ce que je fais de toutes façons ; aucun risque de voir un jour un de mes colliers baroques au cou de cette inconditionnelle des perles de culture !* Un instant, Sonia envisage qu'Anne-Sophie ait vu le collier offert par Richard à sa sœur et qu'elle fasse le lien avec elle. Mais Sonia peut être tranquille : cette pensée n'effleure même pas Anne-Sophie qui se moque bien de ce qu'elle vend et qui poursuit :

- Mais dis-moi Sonia, que me vaut le plaisir de ta visite ? Nous parlons nous parlons et tu ne m'as pas dit...

Sonia repose sa tasse sur la table basse.

- Et bien figure-toi, j'ai pour projet de fonder... comme une revue des anciennes du lycée !

- Une revue des anciennes du lycée ? *Elle ?! Laissez-moi rire, elle qui n'a jamais été capable de s'intégrer à notre association ?...*

- Oui... Tu as l'air étonné ? *Elle a raison de s'étonner : je m'étonne moi même, c'est dire !*

- C'est une très bonne idée. Je n'imaginai seulement pas que tu entreprennes un tel projet.

- Ah bon ? Pourquoi ?

- ... Pourquoi... quoi ?

- Tu dis que tu n'imagines que j'entreprenne un tel projet. Pourquoi ?

Anne-Sophie adopte cet air propre à une bonne sœur sermonneuse :

- Oh parce qu'au lycée, tu étais... plutôt réfractaire à toute idée de corporatisme. Je me souviens que quand nous avons créé notre association qui visait à collecter des fonds pour aider des familles en difficulté, tu nous avais opposé un refus farouche.

Hypocritement, Sonia adopte un air candide :

- Ah bon ?... Je ne m'en souviens pas... Ah oui ! Parlons-en de cette idée de filles à papa soucieuses de leurs prochains moins favorisés qu'elles !... Aider des familles, oui mais à condition qu'elles soient "méritantes" !... Et catholiques, évidemment.

Puis elle sourit à Anne-Sophie modestement, en apparence :

- La vie nous change non ?

Elle se souvient parfaitement de ce projet : cette idée d'association lui soulève encore les poils d'irritation. Et d'une, elle abhorre toute action d'entraide : la vie ne fait pas de cadeau, elle ne lui en a jamais fait à elle, elle a toujours dû se battre, se débrouiller, se sortir des pires situations toute seule, même jeune. Alors pas question pour elle d'aider qui que ce soit, à moins qu'il s'agisse de ce qu'elle considère comme un investissement dont elle attend un retour, du donnant-donnant.

Et de deux, elle trouve abjecte l'idée qu'Anne-Sophie et ses consoeurs, avec la fortune de leurs parents, condescendent à aider des gens dans le besoin. La chose est pour le moins facile : le ventre plein, le riche donne du pain aux pauvres affamés qui, d'une certaine façon, ont contribué et contribuent encore par leur travail à les enrichir. Grottesque !

Mais elle a retenu une leçon : donner à croire aux autres que vous êtes bien la personne qu'ils pensent, que vous partagez leurs idées, qu'ils sont des exemples pour vous, que vous les admirez. Essentiellement quand on attend quelque chose d'eux. Elle sourit donc à Anne-Sophie comme si toujours elle n'avait vécu que pour cet instant :

- En fait, avec le recul, je me rends compte à présent combien ces années de lycée étaient des leçons de vie et ont été formatrices...

Anne-Sophie hoche sa tête de bonne catholique sans montrer toutefois le fond de sa pensée.

Le lycée qu'elles fréquentaient, privé et catholique cela va sans dire, était réservé à des jeunes filles de bonne famille dont l'éducation était irréprochable, selon les critères de l'établissement. Cependant, dans un esprit chrétien et charitable, quelques places étaient accordées chaque année à des jeunes filles pauvres mais dont les parents étaient méritants, toujours selon les critères de l'établissement.

Sonia avait atterri dans cette école après un tour de passe-passe de ses parents qui avaient laissé croire à la directrice qu'ils étaient croyants et pratiquants, qu'ils partageaient ses principes et n'avaient en tête que le bien être et l'avenir de leurs enfants.

Lors de l'entretien, Sonia n'avait pas pipé. Ordre lui avait été donné au préalable de la fermer, de jouer la fille gentille et polie. Sinon elle serait mise en apprentissage. C'était sa dernière chance. Car elle, ce qu'elle voulait, c'est poursuivre ses études. Cependant elle avait été virée de plusieurs établissements publics, incapable de ne pas se rebeller et de se plier à la discipline, de ne pas se battre avec des camarades quand celles-ci (ou ceux-ci, c'était arrivé) lui cherchait des noises.

Sa dernière chance...

De la chance, ils en eurent : la directrice n'avait pas cherché à creuser et n'avait jeté qu'un œil sur son dossier scolaire. S'était-elle fiée à ce qu'elle avait sous les yeux : une mère et un père anxieux du devenir de leur ado, une fille tranquille répondant sans insolence aux questions qu'on lui posait, les yeux sagement baissés ? A moins qu'elle n'ait compris les non-dits, les sous-entendus et les silences lourds de sens plus qu'elle ne voulût le montrer. Toujours est-il qu'elle accepta de donner sa chance à Sonia. Trois mois. En internat. Si au bout des trois mois, l'essai n'était pas

concluant, ce serait la porte, sans aucune discussion ni négociation possible.

La directrice ne regretta jamais sa décision : Sonia n'était pas une ingrate. Secrètement elle avait signé un pacte : puisque la directrice, les professeurs et les élèves l'acceptaient, elle se comporterait comme on attendait qu'elle se comporte, elle mettrait son mouchoir sur ce qu'elle éprouvait et réprouvait, elle ferait profil bas, elle serait souple. Et elle prendrait tout ce qu'il y avait à apprendre et à prendre.

Elle s'était efforcée de rentrer dans le moule sans tout-à-fait y parvenir. Elle avait été une élève moyenne, avec parfois des notes fantaisistes et quelquefois un comportement impétueux mais une volonté farouche de s'en sortir qui modérait la plupart du temps ses envies d'envoyer valser ces filles fielleuses et mielleuses, et les profs, des religieuses qui, malgré les doctrines de l'école, étaient un parfait microcosme de la société dont tous les défauts se trouvaient réunis là : avarice, gourmandise, orgueil, luxure, envie, méchanceté... et, il lui fallait bien le reconnaître, toutes les qualités aussi, chez les mêmes parfois.

Elle avait dû apprendre à se faire respecter sans pour autant être dérangeante ni sortir trop des rails, d'instinct elle savait ne pas dépasser les limites qu'elle savait toutefois repousser à leur extrême. Ainsi, sans être réellement aimée, avait-elle été respectée.

C'est dans cette école qu'elle avait également appris à devenir hypocrite, une des conditions pour survivre dans un monde qui n'était pas le sien et qui ne concédait pas de cadeaux à ceux qui n'en faisaient pas partie, les petites garces bien élevées sachant parfaitement quelles paroles et quels regards pouvaient profondément blesser. Mentir, paraître, dire ce qu'il était bien séant de dire devint naturel, comme une seconde nature.

Elle avait mis à son profit les leçons qu'on lui donnait implicitement tous les jours, elle enregistrait les manières de ses camarades, engrangeait les enseignements.

Autant de duplicité, à un âge où tout vous modèle, où tout vous forme ou vous déforme, transforma Sonia. Ses ambitions finirent de la structurer : elle atteindrait ses buts quels que soient les moyens employés.

Par contre, elle aurait toujours cette vulnérabilité due à ses origines populaires, elle se vexerait d'être rembarquée, qu'on lui ferme certaines portes au nez, qu'on la renvoie d'où elle venait. Et elle aurait beau faire, elle ne parviendrait pas toujours à duper son monde ; son allure, ses manières, ses intonations seraient toujours celles d'un milieu populaire ; elle aurait beau veiller à son langage, soigner ses paroles, le naturel reviendrait et sa spontanéité la trahirait. Elle n'aurait jamais cette désinvolture naturelle de ceux qu'on nomme grands, leur détachement du qu'en dira t'on, leur indifférence qui les place au-dessus des masses, que la calomnie n'atteint pas. L'argent n'achète pas une naissance, elle en était consciente.

Elle passa trois ans dans ce lycée, en partit le bac en poche. La directrice l'estima armée pour se sortir de tout, toujours, et le lui dit. C'était comme une bénédiction. C'était donc vrai que ces années avaient été formatrices mais sans doute pas comme Sonia le laissait entendre.

Anne-Sophie la tire de ses pensées :

- Et en quoi consiste ton projet exactement ?

Sonia n'en a cure et qu'une très vague idée. Elle se fiche bien de ce projet qui n'était qu'un prétexte pour aborder Anne-Sophie. Maintenant qu'elle a son renseignement - où trouver Richard - elle n'a qu'une hâte : prendre congé. Mais elle ne peut le faire trop rapidement sans éveiller les soupçons de son hôtesse. Elle improvise donc :

- En deux mots car je ne voudrais pas accaparer tout ton temps, je pensais rencontrer toutes les filles de la classe, comme je te rencontre aujourd'hui, pour savoir ce que chacune est devenue...

- Comment comptes-tu retrouver tout le monde ? C'est un travail énorme !...

*Autrement dit, dont tu ne pourras pas te sortir.*

- Oui, j'en suis consciente. Mais je pense que cela en vaut le coup !

- As-tu pensé à Face Book ?

- *Face Book ?!*... Oui, bien sûr. Mais je vais t'avouer une chose : je ne suis pas très copine avec l'informatique...

Elle ignore ce qu'elle va raconter ensuite quand une petite fille aux yeux bouffis de sommeil, un doudou lapin tenu par une oreille et un pouce enfoncé dans la bouche, arrive à petits pas dans le salon jusqu'aux genoux de sa mère où elle se pelotonne.

- Ah voici notre princesse. Louise, je te présente Sonia. Dis-lui bonjour s'il te plaît. Et sortez ce vilain pouce de votre bouche mademoiselle.

- Bonzour.

- Bonjour Louise. Je peux te faire un bisou ?

Louise la considère un moment avant de secouer négativement la tête sans même décrocher un sourire. Les mêmes yeux gris que son père, avec la même obscurité. *Tel père telle fille pense Sonia, mais, à part les yeux, aussi moche que sa mère, pauvre gosse, elle n'a pas tiré la bonne carte.*

- Je suis désolée. Je pense qu'elle n'est pas encore bien réveillée...

- Oh ne t'en fais pas, j'ai l'habitude : j'ai des neveux et des nièces invente-elle. Je sais ce que c'est : s'ils ne sont pas décidés, rien ne peut les obliger à embrasser quelqu'un ! D'un autre côté, je pense qu'on doit leur laisser le choix. Du moment qu'ils disent bonjour...

- Oui, je suis d'accord. Un enfant est un être humain à part entière et nous devons le respecter en tant que tel

*Amen.*

- Embrasser n'est pas toujours plaisant pour un jeune enfant, je pense à certaines vieilles personnes en particulier, celles qui piquent.

Et Anne-Sophie rit délicatement comme elle fait toujours, sans montrer les dents. Elle caresse doucement les cheveux de sa fille, lui embrasse la tête et la berce. Sonia la trouve émouvante dans ce rôle de maman ; Anne-Sophie surprend son regard et lui sourit en retour. Moment de cordiale entente. Ce sera bien leur seul.

Quelques instants de plénitude passent. Sonia laisse ses pensées s'évader dans le parc qui entoure la maison. Jardin à la française, comme il se doit : un bassin, des statues, de la pelouse - ou doit-on dire du gazon ? - des arbres séculaires, des plates bandes sans un pet de mauvaises herbes, du mobilier d'extérieur en fer forgé et osier sous une gloriette. Elle aimerait bien vivre dans un endroit pareil, avoir des enfants elle aussi et un mari comme Richard...

Elle sursaute quand Anne-Sophie reprend le fil de leur conversation :

- Tu disais donc, par rapport à Face Book...

- Qu'est-ce que je te disais ?... *Elle m'emmerde avec ses questions.* Ah oui, je disais que je ne suis pas très à l'aise avec l'informatique mais je compte bien m'y mettre. J'ai un ami qui m'a proposé de m'aider.

- Très bien, tu pourrais certainement y trouver une aide précieuse pour tes recherches. Et que comptes-tu faire ensuite ?

- Ensuite ?... *Si je le savais !...* Et bien, je... je comptais éditer comme un livre - un petit livre bien sûr - reprenant la vie de chacune, du genre "avant - après" tu vois ? Avec la

photo, "avant - après" également. Ça pourrait être amusant non ?

- Pourquoi pas ? Si cela peut t'aider, je dois avoir des photos de nos années de lycée. Voudrais-tu les voir ?...

- Et bien... oui, avec plaisir. Mais je ne voudrais pas te déranger... *Elle ne va pas me lâcher ?... J'en ai rien à foutre de ses photos !*

- Non, ce sera avec plaisir. Ça me distrait un peu... Mes amies me rendent bien visite, maman aussi, mais elles ne peuvent pas venir tous les jours. Je trouve donc certaines journées un peu longues.

*Ah oui, je me disais aussi : comment se fait-il qu'elle ait autant l'air de m'apprécier à me tenir la grappe comme ça ?*

- Il m'est interdit de...

A cet instant, du bruit leur parvient du hall d'entrée ; Anne-Sophie s'arrête de parler et tend l'oreille pour écouter.

- Ah... il me semble entendre Richard ! C'est rare qu'il rentre à cette heure-ci mais de temps en temps il nous fait ce plaisir. Louise en est toujours ravie, tu penses bien.

Effectivement, avant qu'elle finisse sa phrase, Louise avait déjà bondi hors du salon et sa mère s'exclame, rayonnante :

- Qu'est-ce que je te disais...

*Merde, se dit Sonia. S'il me reconnaît, je vais devoir la jouer finement...*

## 11. Ah le bandit !

Elle patiente quinze jours.

Au bout de ces quinze jours, elle décide qu'il est temps d'enfoncer le clou.

Elle se rend à l'agence immobilière et entre. Richard n'y est pas et une femme du genre tailleur chic bleu marine-foulard Hermès-camée sur le revers de la veste l'accueille. Poliment mais la tête haute et la bouche pincée. Sonia n'est pas le genre de la maison et la femme l'a cataloguée dès son entrée. Elles se toisent un instant mais Sonia décide de la mettre en veilleuse. Il ne s'agit pas de se mettre la pète-sec à dos et qu'elle fasse barrage.

- Bonjour Mademoiselle. Que puis-je faire pour vous ?

- Bonjour Madame. Je souhaiterais voir Ri... Monsieur Delion.

- Ah je suis désolée, Monsieur Delion ne travaille plus ici.

- ?... Ah bon ? Mais... depuis quand ?

Sonia a chancelé sous le coup. Son interlocutrice la toise encore avant de lui porter une deuxième estocade :

- Depuis une semaine.

- Mais... mais comment ça s' fait ?

- Monsieur Delion a été appelé à occuper d'autres fonctions.

- Ah. Et vous sauriez où je pourrais le joindre ?

L'autre boit du petit lait, se rengorge comme une poule qui vient de pondre son œuf et lui assène sa dernière botte :

- Je suis désolée Mademoiselle, il n'est pas dans nos habitudes de communiquer ce genre d'informations... personnelles. Mais vous pouvez me laisser vos coordonnées et, si vous le souhaitez, je les lui transmettrai...

Sonia ne reste pas longtemps groggy et relève la tête avec un sourire désarmant :

- Connasse. Non merci, vous êtes trop aimable, je vais me débrouiller.

La passe d'armes est terminée.

- A votre service mademoiselle. Je vous souhaite une bonne journée.

- Vous de même. Au plaisir.

Et elle sort bravement du ring, le visage en compote mais l'honneur sauf.

*Ah le fumier, il savait sûrement qu'il allait partir de cette putain d'agence il y a quinze jours ! Ça il va me le payer ! S'il pense s'être débarrassé de moi, il rêve ! Il me connaît mal.*

## 12. Coucou c'est moi !

Sonia n'a pas d'autres choix que de regarder les annonces dans la vitrine avec l'air absorbé qui sied en cette circonstance. Elle est déjà passée à deux reprises dans la semaine pour jeter un coup d'œil et n'a jamais vu quiconque d'autre que lui dans l'agence. Très bien. Cela sert ses plans.

Mais pour l'instant il lui faut patienter car un couple de vieux taille la bavette à Richard qu'elle doit impérativement voir en tête à tête. Elle doit donc attendre. Elle jette de temps en temps un coup d'œil à travers la vitrine et s'impatiente au fur et à mesure que les minutes s'égrènent. Les appartements à vendre, elle s'en contrefiche, elle a le sien et n'a pas actuellement les moyens d'en changer.

Enfin les vieux se lèvent et font mine de prendre congé avec moult politesses. Fourrure pour vieille peau et Burberry chamois, accessoires hivernaux typiques de ceux qu'elle vomit. *Le monde vous appartient hein ? Prenez votre temps, les autres n'ont qu'à attendre !* Elle les vrille du regard mais ça ne change rien à l'affaire : ils restent à bavarder debout et lui les écoute, répond et rit ; il tient familièrement l'homme par un bras et tous les trois prennent manifestement plaisir à la conversation.

Elle décide alors d'abrégier cet échange triangulaire et entre dans l'agence :

- Bonjour !

Richard lui jette un regard et la salue :

- Bonjour, je suis à vous dans un instant, asseyez-vous je vous prie Madame. *Qu'est-ce qu'elle vient faire ici celle-là ?...*

*Un peu que je vais m'asseoir !*

Les trois continuent à papoter à voix contenue et à s'esclaffer discrètement comme les gens éduqués savent le

faire - on sait s'amuser mais on n'en montre pas pour autant le fond de sa gorge. Plusieurs minutes passent encore.

Ostensiblement elle regarde sa montre. *Dans cinq minutes, je fais un esclandre.* Du coin de l'œil, il voit son geste et décide - enfin - qu'il est temps que ses clients prennent congé. Il les dirige doucement vers la porte qu'il ferme derrière eux et se rend diligemment à côté d'elle pour la saluer d'une poignée de main qu'elle trouve virile, chaude et douce - *des mains manucurées, à tous les coups* - puis va s'asseoir derrière son bureau, le tout sans arrêter de parler :

- Bonjour Madame, Mademoiselle ?...

*Bon et bien manifestement il ne me reconnaît encore pas. Décidément, on ne peut pas dire que je lui ai tapé dans l'œil à celui-là !...*

- Mademoiselle Rissac. *Il va réagir cette fois-ci ?*

- *Ah oui, Rissac, je me souviens maintenant.* Veuillez m'excuser Mademoiselle Rissac de vous avoir fait attendre. Je suis seul à l'agence cette semaine et les clients que je recevais sont de proches amis de mes beaux-parents, vous comprenez, je ne pouvais me permettre d'abréger leur visite sans être incorrect. Les vieilles personnes sont très attachées à ces convenances.

*A leur convenance oui, on est bien d'accord.*

- Mais je bavarde, je bavarde et je vous fais perdre votre temps. Que me vaut le plaisir de votre visite Mademoiselle Rissac ?

*C'est indéniable, il ne l'a pas reconnue. Même mon nom ne lui dit rien. Bon.* Elle n'a pas envisagé ce scénario mais n'est pas du genre à se laisser troubler. Rebondir, c'est son truc.

- Je cherche à acheter dans le quartier.

Il lui sourit plus largement. *Ah bon, ce n'est que ça. Je ne pense pas qu'elle en ait les moyens mais sait-on jamais !...*

- Et je me suis dit : autant m'adresser à un voisin !

- Parce que nous sommes voisins ? *Je vois bien que ça l'agace que je ne la reconnaisse pas. Laissons-la venir... Pas de familiarité avec ce genre de fille. Je n'ai pas aimé son petit manège l'autre midi dans le resto. En quoi ça la regarde ce que j'offre ?*

- Oui : je tiens la boutique de bijoux dans la rue de Vienne...  
Il fait semblant de réfléchir deux secondes :

- Ah oui. La petite boutique à côté de la fleuriste.

- C'est ça oui, la *petite* boutique. Vous y êtes venu un peu avant Noël et vous m'avez acheté deux bijoux, plus exactement une parure collier et boucles d'oreille assorties et un collier... sans les boucles d'oreille assorties.

- C'est tout à fait ça ! Je me disais aussi que votre visage ne m'était pas inconnu...

*C'est ça oui, c'est pourtant pas l'impression que tu donnes mon joli coco !*

- Bien. *On ne va pas y passer l'après-midi non plus.* Revenons si vous le voulez bien à l'objet de votre visite : avez-vous déjà vu en vitrine des appartements qui vous conviendraient ? lui demande-t-il aussitôt, très commerçant très commercial.

Ce n'est pas ce qu'elle préfère chez lui ce côté commercial, mais nul n'est parfait. Il est tellement beau qu'elle peut passer outre ce défaut somme toute sans importance. Et elle sait ce qu'est la vente : quand elle est dans sa boutique, elle est prête, pour vendre un bijou, à s'extasier devant une cliente et à lui débiller ce que l'autre a envie d'entendre. Dans ces cas-là, elle ne lésine pas sur les formules les plus éculées, à afficher un sourire le plus enjôleur.

Sonia est persuadée maintenant qu'il joue celui qui ne l'a pas reconnue et qui ne se souvient pas l'avoir rencontrée au restaurant ce fameux samedi. Elle a la nette impression qu'il cherche à donner le change, elle flaire qu'en fait il sait pertinemment où et quand ils se sont déjà rencontrés : un

imperceptible voile dans son regard le trahit, qu'un œil moins attentif que le sien n'aurait pas capté.

Elle est perdue dans ses réflexions et Richard a dû lui poser une question car il attend visiblement une réponse.

- Pardon ?

- Je vous demandais si vous aviez repéré des appartements qui vous conviendraient... *Ça fait trois fois que je lui demande !*

Son ton est un rien agacé même s'il se contient.

- Oui, quelques-uns. Mais je préfère voir ça directement avec vous.

- A votre service. Vous êtes donc déterminée quant à la zone géographique de vos recherches, dans le quartier m'avez-vous dit...

Elle hoche la tête.

- Oui, disons dans le 14<sup>ème</sup> ou 15<sup>ème</sup>. Dans l'idéal, je souhaiterais me rendre à pied de mon appartement à ma boutique. Car j'aime marcher !

- Bien. Et que souhaiteriez-vous acheter ?

- Un petit appartement genre deux ou trois pièces assez spacieuses et surtout, surtout : ensoleillées. J'y tiens beaucoup.

Il est de nouveau tout sourire, très à l'aise dans son rôle :

- Quoi de plus normal ? Permettez-moi avant toute chose de vous poser une question, nous éviterons ainsi de perdre du temps vous et moi, je pense que le vôtre est aussi précieux que le mien, votre magasin (*Ah tiens, de "petite boutique" nous sommes passés à "magasin"...*) doit vous occuper à plein temps j'imagine. Je n'irai donc pas par quatre chemins : quel est votre budget Mademoiselle Brissac ?

- Rissac corrige t'elle avec un sourire lui pardonnant sa bévue, avant d'enchaîner : je dirais qu'il se situe dans une fourchette allant de 700 à 800.000 euros. Je veux quelque chose de bien.

- Dans cette fourchette de prix là, nous devrions vous trouver quelque chose de bien Mademoiselle Rissac.

Elle a tablé haut, selon les annonces qu'elle a repérées avant d'entrer. Autant se faire plaisir en jouant les pleines aux as. Son appartement actuel est exigü, sombre à certaines heures, bruyant, au deuxième étage d'un immeuble qui sera rasé un jour ou l'autre, dans une rue vivante, un peu trop parfois, dans le 19<sup>ème</sup> arrondissement, donc loin de son travail. Il n'y a pas de mal à rêver un peu, comme visiter de chouettes appartements en compagnie de ce beau mâle à la voix si voluptueuse, à la présence si sensuelle.

- C'est parfait. Avez-vous des appartements à me faire visiter tout de suite ?

- J'ai quelques offres à vous faire, oui. Malheureusement, quant à vous les faire visiter, il vous faudra patienter un peu (Ah ?...) car, comme je vous l'expliquais tout à l'heure, je suis tout seul à l'agence cette semaine et je ne peux me permettre de m'en absenter.

Devant la déception manifeste de Sonia, il tend ses deux mains comme un prêtre qui apaiserait ses ouailles :

- Mais rassurez-vous, c'est l'affaire de quelques jours. Par contre nous pourrions convenir d'une date dès aujourd'hui même si vous le souhaitez, pour un rendez-vous dans le courant de la semaine prochaine. Ce que nous allons faire dans l'immédiat, c'est regarder les fiches des appartements susceptibles de vous plaire.

- Très bien, regardons ça ensemble. *Ensemble oui. Toi et moi, contre le monde entier, toi seul à mes côtés...*

Et elle lui décroche un sourire à se faire pâmer le plus endurci des mâles. Il lui rend son sourire (*Oh la, je ne suis plus si sûr qu'elle cherche vraiment un appartement celle-là...*) mais elle sent qu'il reste dans sa peau de commercial et qu'il n'est pas séduit par la superbe cliente qu'il a devant lui. Elle ne s'avoue pas vaincue pour autant, pas encore - elle en

a conquis des plus coriaces. S'il le faut, elle passera à la vitesse supérieure ; un peu de piment dans le jeu n'est pas pour lui déplaire.

Il se lève prestement, ouvre le tiroir d'un meuble de rangement et en sort des chemises cartonnées les unes après les autres. Il lui tourne le dos et elle en profite pour le reluquer. Il est parfaitement et bâti et vêtu, avec recherche, avec élégance. Le genre d'homme à mettre n'importe quelle guenille en valeur. Alors, qui plus est, un costume Boss..

Il rassemble les chemises qu'il a sélectionnées et se retourne vers elle :

- Si vous voulez bien, nous allons nous installer à cette table ronde là-bas, nous y serons plus à notre aise pour regarder ces fiches...

- Avec plaisir.

Rien ne peut la servir plus. Elle pourra ainsi exhiber ses jambes qu'elle sait magnifiques. Peu d'hommes y sont insensibles.

Très homme du monde, il lui avance une chaise avant de s'asseoir lui-même.

- Bien. Je commencerai par vous présenter un deux pièces charmant, d'une belle superficie, très bien situé et très correctement ensoleillé puisqu'il se situe au 4<sup>ème</sup> étage. C'est l'inconvénient et l'avantage de ces appartements : il n'y a pas toujours d'ascenseur et il faut donc monter les escaliers, c'est le prix à payer - quoiqu'à votre âge, je suis persuadé que ce ne soit pas un problème, bien au contraire - mais la vue et l'ensoleillement y sont appréciables.

Elle le laisse à son métier d'agent immobilier sans vraiment écouter son baratin. Elle a de son côté entrepris son jeu de séductrice : elle le regarde comme si elle buvait ses paroles, approuve, s'esclaffe à ses plaisanteries comme si elle n'avait jamais rien entendu de plus drôle et, dès que l'occasion est

propice, elle croise haut les jambes. Il y jette à peine un coup d'œil.

*Ma cocotte, si tu penses négocier en me montrant tes jambes, tu te goures complètement... J'ai horreur de ce genre de nanas. Je la trouve d'un vulgaire avec son accoutrement et son parfum à deux balles ! Il faudra que je la teste pour savoir si elle a vraiment autant d'argent qu'elle le laisse entendre. Mais avec ce genre de filles, on ne peut jamais être sûr. Je ne serais pas étonné qu'elle soit entretenue celle-là... Pour avoir une boutique comme la sienne dans le quartier, il faut déjà en avoir du fric. Ou alors un mec qui en a.*

Ils passent une demi-heure à passer en revue les appartements qu'il a sélectionnés pour elle. Elle joue le jeu de la cliente et saisit toutes les occasions qui se présentent pour se rapprocher de lui, lui toucher la main comme par inadvertance, lui tenir des propos à double entente mais rien n'y fait, il reste étanche.

Après plusieurs de ces tentatives et au bout de cette demi-heure infructueuse, elle en a marre. Puisqu'il ne veut rien comprendre, elle n'a pas d'autre choix que l'offensive. Elle passe donc à l'attaque :

- Mais j'y pense, vous ne m'avez pas dit si les bijoux que vous m'avez achetés avaient plu ?

Il est un instant désarçonné :

- !... Euh... Oui, beaucoup.

- Je ne sais plus si je vous ai dit que j'assurais un service après-vente, au cas où il y aurait un petit souci... pour un échange par exemple.

- Oui, je pense que vous me l'aviez dit, je vous remercie, mais ce ne sera pas nécessaire.

Elle se permet un petit rire discret juste pour qu'il la regarde avec ce point d'interrogation dans les yeux qu'elle y détecte maintenant.

- Je ris parce que je n'imagine pas votre femme portant un de mes bijoux. A moins qu'elle ait changé, je n'imagine pas Anne-Sophie portant des bijoux... fantaisie.

Il la regarde et déjà son masque commercial penche de guingois. Elle met sa main devant sa bouche comme si elle voulait rattraper une maladresse :

- Mais que je suis bête ! Les bijoux ne lui étaient peut-être pas destinés ?!... Si je ne me trompe pas, ils étaient bien sur la personne avec qui vous déjeuniez l'autre midi ?...

Le masque tombe d'un coup :

- Vous êtes venue pour quoi exactement ? lui demande-t-il d'un ton encore poli.

Elle prend une fiche qu'elle étudie avec soin. Elle aime jouer :

- Vous me disiez que celui-ci avait été réno...

Il lui arrache presque la fiche des mains :

- Arrêtez votre petit jeu. Vous n'êtes manifestement pas venue pour acheter un appartement. Alors je répète ma question : vous êtes venue pour quoi ?

Elle lui décoche un sourire enjôleur :

- Pour vous.

- ?!... Pour moi ?!

- Oui, pour vous.

Il reste de marbre et la regarde, les yeux durs :

- Vous pourriez vous expliquer ?

- Avec plaisir : vous me plaisez depuis que je vous ai vu. C'est aussi simple que cela.

- Et alors ? Je suis censé faire quoi de... ça ?

Mais avant qu'elle ait le temps de lui expliquer comment elle envisage la suite, la porte de l'agence s'ouvre et un couple entre. De la même trempe que ceux de tout à l'heure, trente ans avant.

Richard jette un œil mauvais à Sonia avant de se lever pour accueillir les nouveaux arrivants comme il se doit, de nouveau tout miel tout sourire, la voix suave, le geste rond :

- Bonjour Monsieur et Madame de la Riboissière. Je vous demande un instant et je suis à vous. Veuillez vous asseoir je vous prie.

*Espèce de larbin !*

Il les conduit devant son bureau, recule la chaise devant la femme. Puis, retournant vers Sonia :

- Et bien Mademoiselle Rinsac, je pense que nous avons fait le tour de nos offres. Nous n'avons malheureusement pas en ce moment ce que vous cherchez. Mais je ne manquerais pas de reprendre contact avec vous le cas échéant...

A moins de faire un scandale, ce qu'elle ne peut se permettre dans le quartier, elle se lève, le remercie en susurrant :

- Merci de m'avoir accordé de votre temps Richard, j'espère que nous aurons l'occasion prochaine de nous revoir... Je me permets de vous remettre ma carte, vous aurez ainsi mes coordonnées. Vous m'appellez quand vous voulez. Ne tardez pas trop quand même...

Elle se dirige la tête haute, le regard fier, vers la porte qu'il lui ouvre. Elle lui jette un dernier regard amusé et murmure :

- Ce n'est que partie remise... Nous nous reverrons n'est ce pas ?

Son regard à lui est noir. Il retourne à son bureau où les nouveaux arrivants l'attendent, leur sourit, leur demande de leurs nouvelles, dans le même temps déchire et jette sa carte à la poubelle.

Si on lui avait dit qu'elle était amoureuse de ce type, Sonia aurait éclaté de rire. Et elle aurait eu raison. Elle n'est pas amoureuse, elle le veut, tout simplement. Elle veut ses mains sur elle, sa peau contre sa peau, sa bouche contre sa

bouche, sa voix dans son oreille. Elle frémit à l'idée de leurs deux corps l'un contre l'autre.

Il lui faut patienter ? Et bien soit, elle patientera.

### 13. Tiens tiens, mais qui je vois là ?...

Nous sommes le 12 janvier et elle marche énergiquement pour se rendre à sa boutique. Il est pas loin de dix heures et elle n'aime pas être en retard, même si personne ne lui en ferait reproche et même si les clients à cette heure-ci sont rares, qui plus est en semaine et à cette période.

Elle prend quand même le temps de s'arrêter à la boulangerie pour acheter sa baguette et son petit pain aux raisins quotidiens. Parce qu'il est impossible d'y échapper, elle échange quelques mots avec la boulangère sur le temps qui est bien agréable pour la saison et sur le manteau qu'elle porte d'une si jolie couleur aux dires de la dame derrière sa caisse et qui lui va si bien cintré comme ça mais qu'elle peut se permettre de porter car elle est si mince et qu'elle aussi quand elle était jeune était mince mais vous savez avec les enfants et le métier qui n'arrange rien quand on est gourmande comme moi...

Sonia essaye de mettre fin au monologue boulanger en reculant pied à pied vers la porte. Elle est tournée aux trois quarts vers la sortie quand, du coin de l'œil, elle aperçoit dans la rue une silhouette reconnaissable entre toutes. Du coup elle coupe carrément son adlatrice d'un retentissant :

- Bon j'y vais, à demain madame Clément et bonne journée !

Et se rue dehors, laissant la boulangère ahurie de cette rupture impromptue.

Il est à vingt mètres devant elle. Elle sera un peu en retard pour ouvrir son magasin mais tant pis, elle doit savoir où le trouver désormais. C'est une opportunité, autant la saisir sans tergiverser. Elle ne l'a pas revu depuis qu'il est venu lui acheter des bijoux, à part ce samedi au restaurant ; et il ne vient plus manger au café brasserie (il a eu depuis un

emploi du temps chargé mais ça elle l'ignore). Elle craint donc qu'il disparaisse à jamais. Or elle a toujours le même programme les concernant, lui et elle. *Toi et moi, chabadabada, chabadabada.*

Elle n'a pas à le suivre longtemps. Il s'arrête peu après devant une agence immobilière, s'accroupit pour en déverrouiller la grille protectrice, attend que celle-ci remonte automatiquement puis ouvre la porte d'entrée avec une autre clé.

Elle s'est immobilisée, sortant vivement son portable de sa poche pour se donner une contenance et ainsi pouvoir l'observer à la dérobée. Quand il est rentré, elle passe devant l'agence sur le trottoir opposé, sans un coup d'œil à l'intérieur. Inutile.

Elle le tient.

## 14. Vous ici ?

Leur restaurant préféré est situé dans une petite rue non passante, en retrait des grandes artères et de ce fait fréquenté uniquement par une clientèle de connaisseurs et de fidèles. Le patron leur conseille toujours le plat qui convient à leurs papilles et le meilleur vin pour l'accompagner, sans pour autant les ruiner. On y déjeune de plats simples mais toujours succulents, confectionnés avec des ingrédients de première fraîcheur. Pas de m'as-tu-vu ici. Une adresse précieuse, précieuse et rare.

Sonia et sa copine Tina peuvent y discuter tranquillement dans une ambiance feutrée cosy, sans être gênées, comme c'est souvent le cas ailleurs, par le va-et-vient des serveurs et des clients, et sans qu'on leur fasse sentir, le café avalé, qu'on attend leur table pour les affamés qui font le pied de grue devant le bar, un verre d'apéritif maison dans la main, offert histoire de les faire patienter.

Elles apprécient également l'agencement du restaurant, basé sur un dépareillement recherché : aucun ensemble dans le mobilier ni le linge ni la vaisselle. Au contraire, on s'est attaché à ce tout soit résolument différent : les formes, les couleurs, les matières. Pratique, leur a dit le patron, un verre cassé n'est jamais un drame. Même les serveurs sont affublés chacun d'un tablier différent. Et très étrangement, le lieu est harmonieux.

Pour la convivialité, chaque table porte un nom plutôt qu'un numéro. Aujourd'hui elles occupent la table "Poule au pot". Les clients, surtout les nouveaux, s'amusent d'entendre le chef crier en posant les assiettes sur le passe-plat « *Et un bœuf mode pour la Blanquette de veau !* » ou « *Un moelleux au chocolat pour la Potée auvergnate !* »

De sa place, Sonia peut reluquer les couples attablés, les entrées et sorties, ce qu'elle ne se cache pas de faire, leur table étant en partie dissimulée par une plante en pot et tel étant son plaisir. Elle adore observer les gens, leur façon de s'habiller, de se comporter, moins pour les critiquer que pour prendre des leçons et éventuellement les copier, toujours et encore. Sonia est une perpétuelle élève.

Elles ont déjeuné de bonne heure pour manger rapidement. Elles ont maintenant presque terminé leur déjeuner et sirotent leurs cafés. Sonia écoute son amie lui raconter sa dernière soirée avec un quidam quelconque quand, du coin de l'œil, elle voit Richard Delion entrer et tenir la porte pour la jeune femme, très jolie, qui l'accompagne.

- Tiens tiens...

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Sois discrète. Je te raconterai après.

Le couple va s'installer à une table qui lui est apparemment réservée, la "Pot au feu". *Le pot aux roses oui*, se dit Sonia. Richard s'assoit en tournant le dos à la salle. Du coup, Sonia peut voir la jeune femme de face. Celle-ci se défait de son manteau et de son écharpe qu'elle confie au serveur. Elle est décidément très jolie : teint clair, cheveux lisses châains, bouche charnue, pommettes hautes, nez délicat, yeux verts. Une beauté russe ?

- J'en étais sûre !... souffle Sonia avec un sourire triomphant.

- De quoi tu parles ?

- Regarde discrètement sur ta droite. Tu vois la jeune femme châtain en pull orange ?

- Oui.

- Et bien je peux te dire que le mec assis en face d'elle n'est pas son mari.

- Oui et alors ? Tu les connais ?

- Lui, un peu.

- Et comment tu sais qu'ils ne sont pas mari et femme ?

- Et d'une parce que je connais sa femme et que ce n'est pas celle qui est avec lui en ce moment. Et de deux parce que les bijoux qu'elle porte, je les lui ai vendus, à lui, avant Noël. Et je peux te dire que, déjà à l'époque, j'avais compris qu'ils n'étaient pas destinés à sa femme.

Elle raconte l'épisode à Tina. Laquelle trouve la chose comique mais sans plus. Par ailleurs, elle insiste sur le fait qu'on ne peut être sûr qu'il s'agisse de sa maîtresse :

- C'est peut-être sa sœur ou une amie...

- T'as vu les regards qu'elle lui jette ? Et tiens, regarde, ils se tiennent la main. Tu tiens la main de ton frangin comme ça toi ?

- J'ai pas de frangin.

- Et si t'en avais un ?

Tina avoue qu'elle a raison mais ne voit pas la finalité de l'histoire et Sonia doit lui mettre les points sur les i :

- Tu te souviens de ce mec dont je t'ai parlé, que je croise de temps en temps dans le quartier et qui me fait craquer, littéralement craquer ?

- Oui et alors ?...

Sonia lève les yeux au ciel. Tina percute :

- Ah parce que c'est lui ?!

- C'est lui.

- Et alors ?

- Alors ? Il ne m'a jamais accordé le moindre regard. Ou, si incidemment ses yeux se posent sur moi, ils me traversent, ni plus ni moins ! Je pourrais donc profiter de ce je sais pour l'amener, ce bel indifférent, à prêter un peu plus d'attention à ma personne...

- Le faire chanter ?! Mais t'es folle !

- Chanter ! Tout de suite, des grands mots ! N'exagérons rien. Il me plaît et manifestement, il n'est pas fidèle à sa femme.

Il peut bien m'accorder un peu de son temps. Un accroc de plus ou de moins...

- Alors toi t'es culottée !

- Dans la vie il faut savoir ce qu'on veut, t'es pas d'accord ?

- Si. Mais quand même... Ça ne te semble pas un peu tordu ta façon de voir les choses ?

- Mais non ! Il joue l'homme sérieux qui ne pose jamais les yeux sur les autres femmes et tu vois le résultat ? Tu crois qu'il est pas tordu son comportement à lui ?

Elle finit son café et repose sa tasse avant de conclure :

- Et tu verras Tina, encore un qui me remerciera à genoux.

Elles gloussent en même temps.

- Bon, on y va ? J'ai du taf.

- Let's go !

Elles se lèvent et Sonia laisse sciemment le sac qu'elle a posé par terre à leur arrivée. Elles enfilent leurs manteaux que le patron leur apporte et se dirigent vers la porte qu'il leur ouvre en les remerciant et en leur souhaitant un bon après-midi. Quand elles sont sorties, Sonia se tape sur le front.

- Flûte, j'ai oublié mon sac !

Et elle entre derechef dans le restaurant. En passant devant la table où Richard et son amie consultent le menu, elle s'arrête et s'exclame :

- Monsieur Delion ! Quelle surprise de vous trouver ici !

Il lève la tête, la regarde sans la reconnaître. Elle se présente :

- Sonia. Sonia Rissac !... Je vous ai vendu des bijoux avant Noël...

- Ah oui, veuillez m'excuser, je ne vous avais pas reconnue.

- Oui, j'avais remarqué. Vous allez bien ?

- Très bien merci.

- Je ne vous dérange pas plus longtemps. Bon appétit. Et au plaisir.

- Merci. Bon après-midi.

Elle le gratifie d'un sourire et, délibérément, se tourne vers la jeune femme qu'elle salue d'un petit coup de tête ; elle marque sciemment un temps d'arrêt, fait mine de remarquer à l'instant le collier et les bouches d'oreille, se tourne vers Richard et lui fait un clin d'œil complice. Puis, sans chercher à savoir ce qu'il pense de son petit manège, elle part récupérer son sac.

Son manège, il l'a bien repéré mais il ne sait pas quoi en penser.

## 15. Alors ça !

Il sort son portefeuille de la poche intérieure de son manteau, l'ouvre et y prend de quoi la régler. Elle saisit les billets et la carte bancaire qu'il lui tend, range les premiers dans la caisse, introduit la seconde dans le terminal de paiement, tape sur des touches, lui tend l'appareil pour qu'il puisse saisir son code secret, le remercie quand il le lui rend, retire la carte et attend l'impression des récépissés.

Le portefeuille est resté ouvert sur le comptoir lilliputien et machinalement Sonia porte ses yeux sur la photo qui s'y trouve, celle d'une femme tenant une petite fille dans ses bras. Elle a un sursaut de surprise :

- Oh ! Alors ça, c'est amusant... Quelle coïncidence !...

Il la regarde, les yeux interrogatifs, et attend qu'elle s'explique.

- Excusez mon indiscretion. Mes yeux sont tombés par hasard sur cette photo...

Et du menton elle lui désigne la photo.

- Il s'agit bien d'Anne-Sophie de la Martingale ?

Il hausse imperceptiblement les sourcils : de quoi se mêle-elle ? Il n'aime pas l'indiscretion.

- Oui, c'est bien elle.

- C'est... votre femme ? lui demande-t-elle d'un ton incrédule qu'elle ne parvient pas à dissimuler. *Anne-Sophie avec mes bijoux ?... Et toi, amoureux d'Anne-Sophie ?!...*

- Oui c'est ma femme. Pourquoi, vous la connaissez ?

- Alors ça, quel hasard !...

- Vous connaissez Anne-Sophie ? répète-t-il, agacé.

Son ton est devenu un tantinet sec, note t'elle.

*J'ai dans l'idée que ça te chiffonne le fait que je la connaisse ta femme...*

- Bien sûr : nous étions au lycée ensemble ! Mais je ne l'ai jamais revue depuis. Comment va-t-elle ?

- Bien, je vous remercie.

Son ton est implicitement sec. La leçon a porté. Elle se reprend, décide de ne pas insister, de ne pas poser d'autres questions. Malgré sa curiosité d'en savoir davantage, un client reste un client, c'est sacré, elle garde en tête la réputation de sa boutique. Son ton est de nouveau très professionnel quand elle lui rend sa carte accompagnée du récépissé :

- J'espère que votre choix lui conviendra... Sinon n'hésitez pas à revenir, nous ferions un échange. Au moindre souci d'ailleurs, n'hésitez surtout pas à revenir. Ou si vous avez d'autres cadeaux à faire bien sûr, ajoutez-elle avec un grand sourire.

Il ne dit rien, se contente d'un petit hochement de tête et garde les yeux baissés, range sa carte et son portefeuille.

*Toi mon loulou, ma main à couper que ce que tu viens d'acheter n'est pas destiné à ta bourgeoise... Si j'avais encore un doute, c'est maintenant chose sûre.*

- Surtout saluez-la bien pour moi. Mon nom c'est Sonia. Sonia Rissac. Vous vous souviendrez ?

- Je n'y manquerai pas. Bonsoir Mademoiselle.

- Bonsoir Monsieur Delion. Merci de votre visite et au plaisir de vous revoir.

*Il ne lui transmettra pas mon bonjour, ça c'est sûr. Et il est parti. Je l'ai contrarié. J'aurais dû la boucler. Moi et ma grande goule...*

## 16. Et que pensez-vous de celui-ci ?...

Il est presque vingt heures, bientôt l'heure de fermer. Madame Aucase, la dame qui lui donne un petit coup de main à l'occasion est partie et Sonia s'applique à ranger sa boutique avec amour. Elle ne serait pas plus douce et plus attentionnée avec un nourrisson. Elle dépose avec grand soin sur les étagères les colliers, leur bracelet et boucles d'oreille assortis, ses œuvres, ses bébés à elle.

Elle est satisfaite de sa semaine, son chiffre d'affaires est à la hauteur de ses espérances, et elle se félicite de s'être battue avec sa banque, avec l'architecte, avec le maître d'œuvre, avec les ouvriers, pour ouvrir juste avant les fêtes. Si elle les avait laissés faire, elle en serait encore à étudier les plans. Elle a dû booster leur scepticisme et leur prouver qu'une créatrice et non moins femme peut aussi avoir le sens des affaires. Et que ce qu'elle veut, souvent elle l'obtient, c'est bien connu.

Elle est appliquée à sa tâche et perdue dans ses pensées quand ses yeux sont attirés par une silhouette dans la rue : elle lève la tête et voit un homme qui s'est arrêté devant la vitrine pour y contempler les bijoux exposés.

Son cœur fait un petit entrechat.

Lui.

Elle le voit régulièrement dans le quartier et dans la brasserie où elle prend souvent ses déjeuners en semaine. Elle le trouve beau comme un soleil couchant que l'on contemple sans rien dire tellement les mots vous manquent. Sauf que Sonia n'est pas une contemplative : regarder cet homme-là, ses yeux gris à se damner, son allure de prince, ça va un moment, c'est comme de prendre l'apéritif, on apprécie mais il vient un moment où l'on a envie de passer à table.

Lui ne l'a jamais regardée, jamais remarquée.

*S'il entre, je tente ma chance.*

Il entre. La petite clochette qu'elle a accrochée au-dessus de la porte émet un son cristallin et guilleret, le même que celui qui résonne dans la tête de Sonia. Elle sort du pot de miel dans lequel elle se vautrait et adopte une voix chaude et sucrée comme une friandise :

- Bonsoir Monsieur.

- Bonsoir. Il est un peu tard, j'espère que je ne vous dérange pas, vous vous apprêtiez peut-être à fermer ?...

- Mais pas du tout, je vous en prie, entrez. En quoi puis-je vous être agréable ? *Demande-moi ce que tu veux.*

- J'aimerais voir deux colliers que j'ai vus dans la vitrine.

- Bien sûr. Vous me montrez lesquels ?...

Elle se déplace et, la boutique étant toute petite, le frôle avec délice. Mais lui ne convoite que les bijoux qu'il a remarqués et se contente de les lui désigner :

- Celui-ci, à gauche du présentoir. Et celui-là, devant... Non, pas celui-ci, celui d'à côté. Voilà, vous y êtes.

- D'accord. *Ce qu'il sent bon...*

Le petit coup d'œil qu'elle a jeté rapidement à son annuaire droit lui a permis d'y repérer une alliance. *Merde !*

Elle pose les deux bijoux sur le comptoir, sur un petit coussin en velours noir qui les met en valeur. Savant mélange de matières communes - des perles de rocaïlle ou de verre - et de pierres précieuses ou fines qu'elle assortit dans les mêmes couleurs ou dans des couleurs contrastées, les bijoux que Sonia crée sont fascinants d'originalité, de singularité et de raffinement.

Il en prend un pour l'examiner de près :

- C'est vous qui les créez ?

- Oui, répond-elle sobrement en penchant la tête sur le côté pour donner un côté humble à sa personne quand elle voudrait lui crier : *Oui c'est moi qui crée ses merveilles ! T'as vu comme je suis géniale ?!*

- Mes félicitations, ils sont magnifiques.

Puis il la regarde avec acuité. Son cœur loupe une marche : il la regarde ! Enfin elle existe à ses yeux ! Alléluia ! Pour un peu elle tomberait à genoux pour remercier sa bonne fée.

- Je ne me rends pas bien compte. Pourriez-vous le mettre sur vous s'il vous plaît ?

Son sourire gondole. *Ah ?... C'est pour servir de mannequin ?*

Elle est déçue mais n'en montre rien :

- Oh mais certainement, avec plaisir. *Je me disais aussi... c'était trop beau pour être vrai.*

Elle s'exécute, heureuse malgré tout d'être ainsi l'objet de son attention.

Mais lui (*le nigaud !*) ne regarde que le collier.

Il prend son menton dans une main, l'autre tenant son bras, plisse les yeux (*Merde, qu'est-ce qu'il est beau ce mec !*), penche la tête, recule, se rapproche. Elle est subjuguée.

- J'hésite.

- Oui, je vois ça, dit-elle, le souffle court.

Puis, se reprenant (*Reste professionnelle ma vieille !*) : je vais peut-être pouvoir vous aider. C'est pour une personne de quel âge ?

- Euh... vingt cinq ans.

Elle parierait qu'il a rougi un tantinet. Il n'est pourtant pas du genre timide. Elle en déduit qu'il est amoureux. *On parle de ton petit jardin secret et t'en es tout intimidé hein mon chéri ?*

- Une personne aimant plutôt le classique ou la fantaisie ?

- Entre les deux je dirais.

- Bien... Et quelles sont ses couleurs préférées ?

- Elle porte souvent du rose ou des tons orangés.

Quand il parle, il dégage une telle sensualité qu'elle lui donne une envie folle de se coller à lui et de le lécher, de le croquer, de... *Du calme ma fille, du calme...*

- Je continue mes questions : elle est brune, blonde, rousse... comme moi ?... *T'as remarqué que je suis rousse ?*

- Châtain. La peau claire, comme vous.

- *Ah il a remarqué la couleur de ma peau !* Oui, alors effectivement vous aviez raison d'hésiter. Je ne pense pas que la couleur de ce bijou lui convienne. Moi je vous conseillerai plutôt, dans le même style, celui-là.

Et, se tournant, elle attrape sur le présentoir derrière elle un collier qu'elle lui tend de telle façon qu'il est obligé de se rapprocher d'elle. Sa tête est à quinze centimètres de la sienne. Un instant elle ferme les yeux. Elle prend sur elle tant l'envie de l'enlacer et de l'embrasser lui tenaille les sens.

- Oui, vous avez raison, je l'imagine plus avec celui-ci.

- Attendez, je vais le mettre sur moi. Ça vous donnera une meilleure idée, vous vous rendrez mieux compte...

Le tremblement de sa voix et de ses mains trahit son trouble mais lui ne semble toujours rien remarquer. Elle défait le premier collier, le repose sur le présentoir, attache le second derrière sa nuque en bombant les seins qui tendent son chemisier dont la quasi transparence laisse deviner une jolie lingerie de dentelle. Ce faisant, elle a conscience de l'effet qu'elle produit. D'habitude. D'habitude la plupart des hommes la regardent avec convoitise quand elle relève ainsi les bras et accroche un collier autour de son cou pour "leur donner une meilleure idée". Des idées, et pas que des plus sages, ça leur en donne à certains, à un point qu'on imagine sans peine. Mais cet homme-là n'a cure de sa personne : il n'a d'yeux que pour le bijou et, dans son imaginaire, pour la personne à qui il va l'offrir, qui le portera.

Contrairement à ce que Sonia pense, il n'est pas dupe de son petit cinéma. Il le sait bien qu'il est beau mais il ne tire que rarement partie de cet agrément. Il est habitué aux femmes qui lui font du gringue et souvent ne répond ni à leurs

œillades ni à leurs manœuvres d'approche. Parce qu'il est bel homme, les femmes s'imaginent qu'il est un coureur de jupons. Ce qu'il n'est pas. Le sexe n'est pas son truc. Ce qui l'intéresse lui, c'est la réussite sociale et, ce qui va d'ordinaire avec, le fric.

Il reste donc de marbre, attend qu'elle accroche le collier en parcourant la boutique des yeux. Celle-ci est à peu près minuscule mais on a su tirer profit du moindre espace. On y est comme dans un ravissant écrin qui contiendrait d'autres écrins, presque à l'infini. Il s'étonne de la différence entre la boutique et sa décoration originale et distinguée, les bijoux remarquables de raffinement, et leur conceptrice vêtue avec un goût incertain pour lui dont les bonnes manières ne sont que vernis. Il sait d'où elle vient et pour cause, il vient du même monde. Mais lui a été éduqué quand il était tout petit, lui a côtoyé dès sa naissance ceux qui l'ont formé.

Sonia le tire de ses pensées en se pavanant devant lui :

- Qu'en pensez-vous ?

Encore une fois, il se contente de regarder le collier qui seul semble l'intéresser :

- Ah oui, c'est nettement mieux. Vous aviez raison. Je vais prendre celui-ci.

Sonia pense à sa vente. S'il ne veut pas de la marchande, autant qu'il raque.

- J'ai les boucles d'oreille assorties si vous souhaitez...  
Oui ? Je vous les montre.

Il les examine rapidement et se décide tout aussi rapidement. Ses yeux brillent :

- Elles sont magnifiques. Oui, ça lui plaira. Je les prends également.

*Elle a bien de la chance celle à qui tu vas les offrir...  
J'espère qu'elle t'apprécie autant que moi.*

- Je vous fais un petit paquet cadeau bien sûr ?

- Oui, s'il vous plaît. Et je vais vous prendre le deuxième collier, cette fois-ci pour ma sœur.

- Le bleu ?

- Oui.

- Vous voulez également que je le mette sur moi pour que vous vous rendiez mieux compte de son effet ?..

- Non, ce ne sera pas nécessaire, merci.

Il n'a pas hésité comme pour le premier. *Sa sœur, elle peut bien porter n'importe quelle couleur, il s'en fiche.*

- Et vous souhaitez également les boucles d'oreille assorties ?

- Non, merci, le collier uniquement.

Bien. Les choses sont claires : le premier collier et les boucles d'oreille assorties sont destinés à la femme qu'il aime. Ses yeux et son attitude parlent pour lui.

Malgré sa déception de ne pas avoir réussi à capter son attention, elle reste très professionnelle et compose deux charmants paquets : papier de soie rose fuchsia et gris foncé, petite boîte en carton glacé blanc, qu'elle entoure de rubans étincelants et de perles dans les mêmes tons. Elle glisse le tout délicatement dans une jolie pochette au nom du magasin, qu'elle lui tend avec un sourire et un regard enjôleurs. *Je tente encore ma chance, on ne sait jamais.*

- Voilà Monsieur. Il vous fallait autre chose ? *Réponds : oui, vous.*

- Non merci. Je vous remercie. Vos paquets cadeaux sont ravissants. Et merci de m'avoir si bien orienté, vos conseils m'ont été précieux.

- Merci, vous êtes trop aimable. *Moi aussi je suis un joli paquet et il s'en fout le bougre !*

- Je vous dois combien ?

Le compte est vite fait :

- Cela vous fait 250 euros. Vous réglez par carte bancaire ?

- Si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais régler 100 euros par carte et le restant en liquide.

*Tiens tiens... Pas de trace hein ? On ne me la fait pas à moi mon chéri. Je sais ce qu'il en est des cadeaux dont bobonne ne doit pas avoir connaissance... A moins que ce soit du fric qu'il a gagné au black, c'est possible aussi. Finalement c'est peut-être sa femme qu'il aime autant... la veinarde !*

- Comme il vous plaira Monsieur, cela ne me pose aucun problème. Ce qui me pose problème c'est ton indifférence. Je n'ai jamais autant flashé sur un mec et toi tu t'en contrefous.

Elle s'efforce de rester sereine malgré le tremblement planétaire et la tectonique des plaques qui chahutent et chavirent son corps et son cœur et ses sens.

*Moi, je te veux. Et je t'aurais. Je ferais tout pour ça. Quand j'ai décidé quelque chose, je vais jusqu'au bout.*

Elle respire un grand coup.

*Dusse-je en mourir.*

# S o m m a i r e

Prologue.....	3
1. Et merde !.....	5
2. Bon ben, c'est râpé.....	8
3. Mais qu'est-ce qui lui prend ?.....	9
4. Ce soir je serai la plus belle !.....	13
5. Voyons voir.....	16
6. Rira bien qui rira le dernier !.....	18
7. Coucou, c'est encore moi !.....	20
8. T'as pas l'air content de me voir ?.....	31
9. Devine qui est là ?!.....	36
10. Ah mais quelle surprise !.....	40
11. Ah le bandit !.....	56
12. Coucou c'est moi !.....	58
13. Tiens tiens, mais qui je vois là ?.....	68
14. Vous ici ?.....	70
15. Alors ça !.....	75
16. Et que pensez-vous de celui-ci ?.....	77